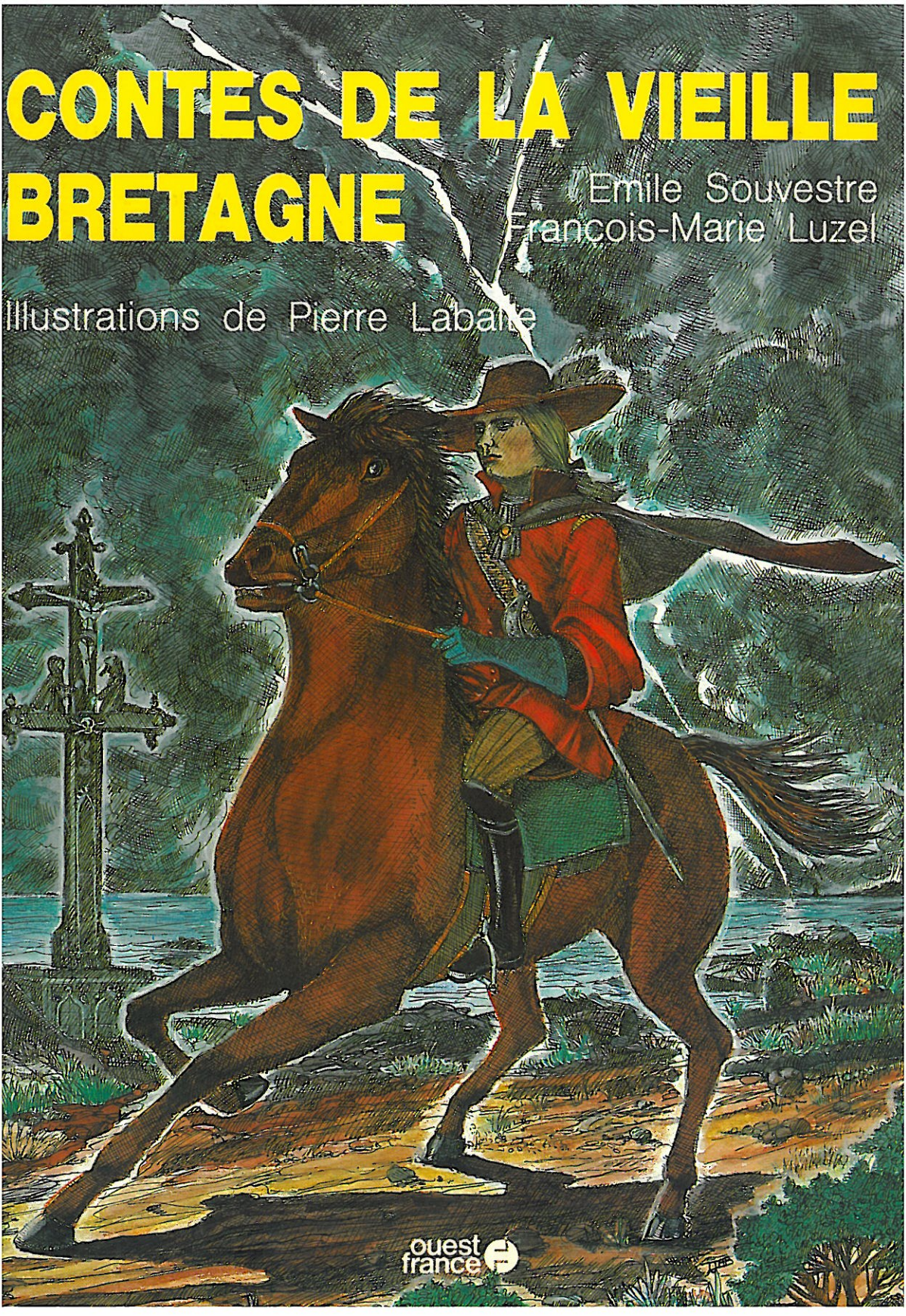
CONTES DE LA VIEILLE BRETAGNE

Emile Souvestre
François-Marie Luzel

Illustrations de Pierre Labaye



ouest france

Emile Souvestre
François-Marie Luzel

CONTES DE LA VIEILLE BRETAGNE

choisis par Jean-François Lemoine

illustrations de Pierre Labalte

ouest france

3

I. LES PIERRES DE PLOUHINEC

Plouhinec est un pauvre bourg au-delà d'Hennebon, vers la mer. On ne voit tout autour que des landes ou de petits bois de sapins, et jamais la paroisse n'a eu assez d'herbe pour élever un bœuf de boucherie, ni assez de son pour engraisser un descendant des Rohans[1].

Mais si les gens du pays manquent de blé et de bestiaux, ils ont plus de cailloux qu'il n'en faudrait pour rebâtir Lorient, et l'on trouve, au-delà du bourg, une grande bruyère dans laquelle les korigans ont planté deux rangées de longues pierres qu'on pourrait prendre pour une avenue si elles conduisaient quelque part.

C'était près de là, vers le bord de la rivière d'Intel, que demeurait autrefois un homme appelé Marzinn : il était riche pour le canton, c'est-à-dire qu'il pouvait faire saler un petit porc tous les ans, manger du pain noir à discrétion et acheter une paire de sabots le *dimanche du laurier*[2]. Aussi, passait-il pour fier dans le pays et avait-il refusé sa sœur Rozenn à beaucoup de jeunes garçons qui vivaient de leur sueur de chaque jour.

Parmi eux, se trouvait Bernèz, brave travailleur et digne chrétien , mais qui n'avait apporté pour légitime, en venant dans le monde, que la bonne volonté. Bernèz avait connu Rozenn toute petite, quand il était arrivé de Ponscorff-Bidré pour travailler dans la paroisse, et elle l'avait souvent poursuivi avec la chanson que les enfants répètent à ceux de son pays :

Ponscorff-Bidré,
Chair de chèvre, Béé !

4

Cela leur avait fait faire connaissance, et, petit à petit, à mesure que Rozenn grandissait, l'attachement de Bernèz avait également grandi, si bien qu'un jour il s'était trouvé amoureux comme les Anglais sont damnés, je veux dire sans rémission.

Vous comprenez que le refus de Marzinn fut pour lui un grand crève-cœur ; cependant, il ne perdit pas courage, car Rozenn continuait à le bien recevoir et à lui chanter, en riant, le refrain composé pour ceux de Ponscorff.

Or, on était arrivé à la nuit de Noël, et comme l'orage avait empêché de se rendre à l'office, tous les gens de la ferme se trouvaient réunis, et, avec eux, plusieurs garçons du voisinage, parmi lesquels était Bernèz. Le maître de la maison, qui voulait montrer son grand cœur, avait fait préparer un souper de boudins et de bouillie de froment au miel ; aussi tous les yeux étaient tournés vers le foyer, sauf ceux de Bernèz qui regardait sa chère Rozennik.

Mais voilà qu'au moment où les bancs étaient près de la table et les cuillers de bois plantées en rond dans la bassine, un vieil homme poussa brusquement la porte et souhaita bon appétit à tout le monde.

C'était un mendiant de Pluvigner qui n'entrait jamais dans les églises et dont les honnêtes gens avaient peur. On l'accusait de jeter des sorts sur les bestiaux, de faire noircir le blé dans l'épi et de vendre aux lutteurs les herbes magiques. Il y en avait même qui le soupçonnaient de devenir gobelinn[3] à volonté.

Cependant, comme il portait l'habit des pauvres, le fermier lui permit de s'approcher du foyer ; il lui fit même donner un escabeau à trois pieds et une portion d'invité.

Quand le sorcier eut fini de manger, il demanda à se coucher, et Bernèz alla lui ouvrir l'étable où il n'y avait qu'un vieil âne pelé et un bœuf maigre. Le mendiant se coucha entre eux pour avoir chaud, en appuyant sa tête sur un sac de lande pilée.

Mais, comme il allait tomber dans le sommeil, minuit sonna. Le vieil âne secoua alors ses longues oreilles et se tourna vers le bœuf maigre.

— Eh bien, mon cousin, comment cela va-t-il depuis la Noël dernière que je vous ai parlé ? demanda-t-il d'un ton amical.

Au lieu de répondre, l'animal cornu jeta un regard de côté au mendiant.

— C'était bien la peine que la Trinité nous accordât la parole à la nuit de Noël, dit-il d'un ton bourru, et qu'elle nous récompensât ainsi de ce que nos ancêtres avaient assisté à la naissance de Jésus, si nous devions avoir pour auditeur un vaurien comme ce mendiant.

— Vous êtes bien fier, monsieur de Ker-Meuglant, reprit l'âne avec gaieté ; j'aurais plutôt droit de me plaindre, moi dont le chef de famille porta autrefois le Christ à Jérusalem, comme le prouve la croix qui nous a été imprimée, depuis, entre les deux épaules ; mais je sais me contenter de ce que les trois personnes veulent bien m'accorder. Ne voyez-vous point, d'ailleurs que le sorcier est endormi ?

JHB

6

— Tous ses sortilèges n'ont pu encore l'enrichir, reprit le bœuf, et il se damne pour bien peu. Le diable ne l'a même pas averti de la bonne chance qu'il y aura ici près, dans quelques jours.

— Quelle bonne chance ? demanda l'âne.

— Comment, reprit le bœuf, ne savez-vous donc pas que, tous les cent ans, les pierres de la bruyère de Plouhinec vont boire à la rivière d'Intel et que, pendant ce temps, les trésors qu'elles cachent restent à découvert ?

— Ah ! je me rappelle maintenant, interrompit l'âne ; mais les pierres reviennent si vite à leur place qu'il est impossible de les éviter et qu'elles vous écrasent si vous n'avez point, pour vous en préserver, une branche de l'herbe de la croix entourée de trèfles à cinq feuilles.

— Et encore, ajouta le bœuf, les trésors que vous avez emportés tombent-ils en poussière si vous ne donnez en retour une âme baptisée ; il faut la mort d'un chrétien pour que le démon vous laisse jouir en repos des richesses de Plouhinec.

Le mendiant avait écouté toute cette conversation sans oser respirer.

— Ah ! chers animaux, mes petits cœurs, pensait-il en lui-même ; vous venez de me faire plus riche que tous les bourgeois de Vannes et de Lorient ; soyez tranquilles, le sorcier de Pluvignec ne se damnera pas désormais pour rien.

Il s'endormit ensuite, et, le lendemain, au point du jour, il était dans la campagne cherchant l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles.

Il lui fallut chercher longtemps et s'enfoncer dans le pays, là où l'air est plus chaud et où les plantes restent toujours vertes. Enfin, la veille du jour de l'an, il reparut à Plouhinec avec la figure d'une belette qui a trouvé le chemin du colombier.

Comme il passait sur la lande, il aperçut Bernèz occupé à frapper avec un marteau pointu contre la plus haute des pierres.

— Que Dieu me sauve ! s'écria le sorcier en riant ; avez-vous envie de vous creuser une maison dans ce gros pilier?

— Non, dit Bernèz tranquillement ; mais comme je suis sans ouvrage pour le moment, j'ai pensé que si je traçais une croix sur une des pierres maudites, je ferais une chose agréable à Dieu, qui me le revaudra tôt ou tard.

— Vous avez donc quelque chose à lui demander ? fit observer le vieil homme.

— Tous les chrétiens ont à lui demander le salut de leur âme, répliqua le jeune gars.

— Et n'avez-vous point aussi quelque chose à lui dire de Rozenn ? ajouta plus bas le mendiant.

Bernèz le regarda.

— Ah ! vous savez cela, reprit-il ; après tout, il n'y a ni honte, ni péché, et si je recherche la jeune fille, c'est pour la conduire devant le curé. Malheureuse-

ment, Marzinn veut un beau-frère qui puisse compter plus de *réales* que je ne possède de *blancs* marqués.

— Et si je te faisais avoir plus de louis d'or que Marzinn ne demande de *réales ?* dit le sorcier, à demi-voix.

— Vous ? s'écria Bernèz.

— Moi !

— Que me demanderiez-vous pour cela ?

— Rien qu'un souvenir dans tes prières.

— Ainsi, il n'y aurait pas besoin de compromettre mon salut ?

— Il n'y aurait besoin que de courage.

— Alors, dites-moi ce qu'il faut faire ! s'écria Bernèz, en laissant tomber son marteau ; quand on devrait s'exposer à trente morts, je suis prêt, car j'ai moins de goût à vivre qu'à me marier.

Quand le mendiant vit qu'il était si bien disposé, il lui raconta comment, la nuit prochaine, les trésors de la lande seraient tous à découvert, mais sans lui apprendre en même temps le moyen d'éviter les pierres au moment de leur retour. Le jeune homme crut qu'il ne fallait que de la hardiesse et de la promptitude, aussi dit-il :

— Vrai comme il y a trois personnes en Dieu, je profiterai de l'occasion, vieil homme, et j'aurai toujours une pinte de mon sang à votre service, pour l'avertissement que vous venez de me donner. Laissez-moi seulement finir la croix que j'ai commencé à creuser sur cette pierre ; quand il sera temps, j'irai vous rejoindre près du petit bois de sapins.

Bernèz tint parole et arriva au lieu convenu une heure avant minuit. Il trouva le mendiant qui portait un bissac de chaque main et un autre suspendu au cou.

— Allons, dit-il au jeune homme, asseyez-vous là et pensez à ce que vous ferez quand vous aurez à discrétion l'argent, l'or et les pierreries.

Le jeune homme s'assit à terre et répondit :

— Quand j'aurai l'argent à discrétion, je donnerai à ma douce Rozennik tout ce qu'elle souhaite et tout ce qu'elle a souhaité, depuis la toile jusqu'à la soie, depuis le pain jusqu'aux oranges.

— Et quand vous aurez l'or à volonté ? ajouta le sorcier.

— Quand j'aurai l'or à volonté, reprit le garçon, je ferai riches tous les parents de Rozennik et tous les amis de ses parents jusqu'aux dernières limites de la paroisse.

— Et quand vous aurez enfin les pierreries à foison ? acheva le vieil homme.

— Alors, s'écria Bernèz, je ferai tous les hommes de la terre riches et heureux et je leur dirai que c'est Rozennik qui l'a voulu.

Pendant qu'ils causaient ainsi, l'heure passait et minuit arriva.

A l'instant même, il se fit un grand bruit sur la lande et l'on vit, à la clarté des étoiles, toutes les grandes pierres quitter leurs places et s'élancer vers la

rivière d'Intel. Elles descendaient le long du coteau en froissant la terre et en se heurtant comme une troupe de géants qui auraient trop bu ; elles passèrent ainsi pêle-mêle à côté des deux hommes et disparurent dans la nuit.

Alors le mendiant se précipita vers la bruyère suivi de Bernèz et, aux places où s'élevaient un peu auparavant les grandes pierres, ils aperçurent des puits remplis d'or, d'argent et de pierreries qui montaient jusqu'au bord.

Bernèz poussa un cri d'admiration et fit le signe de la croix ; mais le sorcier se mit aussitôt à remplir ses bissacs, en prêtant l'oreille du côté de la rivière.

Il finissait de charger le troisième, tandis que le jeune homme remplissait les poches de sa veste de toile, lorsqu'un murmure sourd comme celui d'un orage qui arrive se fit entendre au loin.

Les pierres avaient fini de boire et revenaient prendre leurs places.

Elles s'élançaient, penchées en avant, comme des coureurs et brisaient tout devant elles. Quand le jeune homme les aperçut, il se redressa en s'écriant :

— Ah ! vierge Marie, nous sommes perdus !

— Non pas moi, dit le sorcier, qui prit à la main l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles, car j'ai ici mon salut ; mais il fallait qu'un chrétien perdît la vie pour m'assurer ces richesses, et ton mauvais ange t'a mis sur mon chemin ; renonce donc à Rozenn et pense à mourir.

Pendant qu'il parlait ainsi, l'armée de pierres était arrivée ; mais il présenta son bouquet magique et elle s'écarta à droite et à gauche pour se précipiter vers Bernèz !

Celui-ci, comprenant que tout était fini, se laissa tomber à genoux et allait fermer les yeux lorsque la grande pierre qui accourait en tête s'arrêta tout à coup, et, fermant le passage, se plaça devant lui, comme une barrière, pour le protéger.

Bernèz étonné, releva la tête et reconnut la pierre sur laquelle il avait gravé la croix ! C'était désormais une pierre baptisée qui ne pouvait nuire à un chrétien.

Elle resta immobile devant le jeune homme jusqu'à ce que toutes ses sœurs eussent repris leur place ; alors elle s'élança comme un oiseau de mer, pour reprendre aussi la sienne, et rencontra sur son chemin le mendiant que les trois bissacs chargés d'or retardaient.

En la voyant venir, celui-ci voulut présenter ses plantes magiques ; mais la pierre devenue chrétienne n'était plus soumise aux enchantements du démon ; et elle passa brusquement en écrasant le sorcier comme un insecte.

Bernèz eut, outre ce qu'il avait recueilli lui-même, les trois bissacs du mendiant et devint ainsi assez riche pour épouser Rozenn et pour élever autant d'enfants que le *laouennanik*[4] *a de petits dans sa couvée.*

---

1. On appelle les porcs, en Bretagne, *mab-rohan,* fils de Rohan ; nous ignorons l'origine de ce nom.

2. Le dimanche de Pâques *(sul el lauré),* ainsi appelé parce que, ce jour-là, on distribue à l'église, du laurier béni.

3. Le *gobelinn* n'est autre chose que le *loup-garou,* connu chez les Normands sous le nom de *varou.*

4. Nom breton du roitelet; il signifie mot à mot *petit joyeux.*

Conte recueilli en pays de Vannes et traduit par *Emile Souvestre* (in « *Le Foyer Breton* » 1845).

II. L'ANKOU ET SON COMPERE

Il y avait une fois un pauvre homme qui cherchait un parrain pour un enfant qui venait de lui naître. Il rencontra un inconnu qui lui demanda :

— Où vas-tu ainsi, pauvre homme ?

— Chercher un parrain pour un enfant qui vient de me naître.

— Veux-tu de moi pour parrain à ton enfant ?

— Je veux bien ; et pourquoi pas ?

L'inconnu suivit le pauvre homme jusqu'à sa chaumière. La marraine, une pauvre fille du voisinage, était déjà toute trouvée, de sorte qu'on se rendit au bourg sur le champ, et l'enfant fut baptisé et nommé Arthur. Après la cérémonie, le parrain revint à la chaumière des pauvres gens, où il prit sa part, avec la marraine, d'un repas très frugal, composé uniquement de crêpes de sarrazin et d'un peu de lard fumé, avec du cidre pour boisson. Touché de la pauvreté et du bon cœur de ces gens, il dit au père, au moment de partir :

— Vous êtes bien pauvres ! Si tu veux, je vous rendrai riches ?

— Je ne demande pas mieux, pourvu cependant que ce soit en tout bien et toute honnêteté.

— Bien entendu. Eh bien ! fais-toi médecin, suis mes conseils, et tu deviendras riche, en peu de temps.

— Médecin, grand Dieu ! Un ignorant comme moi, qui ne sait ni lire ni écrire !...

— Peu importe, tu n'auras qu'à faire ce que je te dirai, et tout ira bien.

— Oui, mais en tout bien et en tout honneur, dit alors la femme, qui entendait cette conversation de son lit.

12

— Oui, en tout bien et tout honneur ; soyez tranquilles à ce sujet.

— Alors, dit le père, je veux bien.

— Eh bien ! voici tout ce que tu auras à faire. Tu feras publier dans tout le pays que tu es devenu médecin et que tu as des remèdes infaillibles contre tous les maux. Quand tu iras voir un malade, commence toujours par regarder si tu ne m'aperçois pas autour du lit, sous la forme d'un squelette, visible pour toi seul, car je suis *l'Ankou* (la Mort).

— Jésus ! s'écria l'homme en se signant.

— Rassure-toi et ne crains rien. Si je suis au pied du lit, c'est que le malade doit guérir ; si, au contraire, je suis au chevet, la maladie est mortelle et le malade ne doit pas en réchapper, et tu pourras toujours dire, à coup sûr, si le malade doit guérir ou non, et tu te feras bien vite une grande réputation et gagneras beaucoup d'argent.

— C'est bien ; mais quel *louzou* (herbes, remèdes) donnerai-je aussi aux malades, car un médecin doit toujours donner quelque remède ?

— Eh bien ! donne ce que tu voudras ; il n'en sera ni plus ni moins : de l'eau pure, si tu veux, que tu puiseras à la première fontaine venue, et des herbes que tu cueilleras, au hasard, dans les champs et les bois.

Et l'*Ankou* s'en alla là-dessus.

Dès le lendemain, le pauvre homme fit publier par le pays qu'il était devenu médecin et qu'il avait des remèdes pour tous les maux.

Un riche seigneur des environs était malade sur son lit, depuis plusieurs années. Tous les médecins et chirurgiens et jusqu'aux sorciers et sorcières du pays avaient été appelés l'un après l'autre et avaient expérimenté sur lui leurs *louzou* et leurs oraisons. Rien n'y faisait et plus il en voyait, plus il dépérissait. On appela aussi le pauvre homme.

— Vous êtes devenu médecin ? lui demanda la châtelaine.

— Oui, je suis médecin.

— Et vous promettez de guérir mon mari ?

— Je le guérirai sûrement, si vous me payez bien.

— Combien me demandez-vous ?

— Cent écus.

— Vous les aurez ; mais sachez bien que si vous ne rendez pas la santé au malade, il n'y a que la mort pour vous.

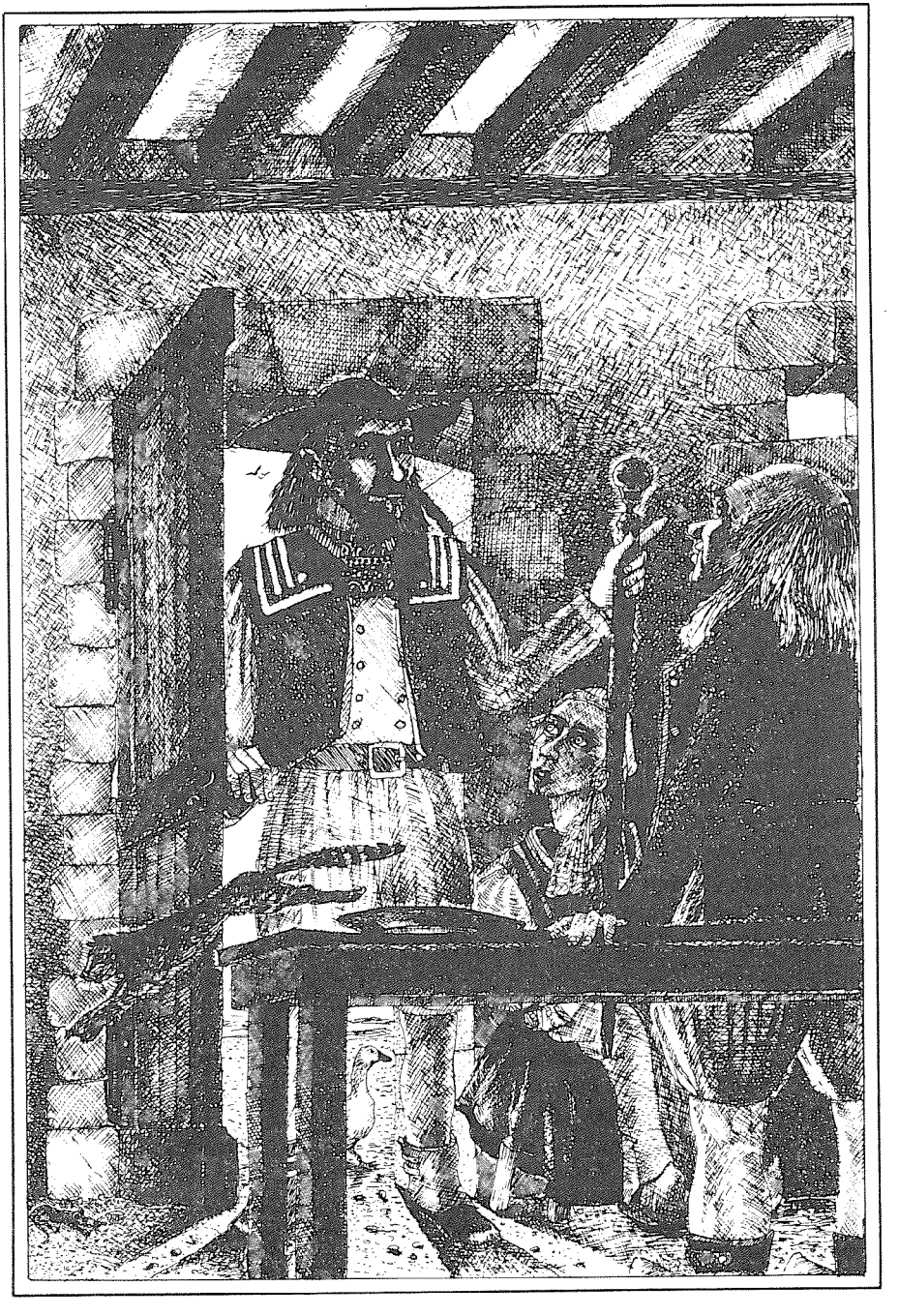
— J'accepte ; faites-moi voir le malade.

Et le pauvre homme fut introduit dans la chambre du seigneur qui était mourant. Il vit un squelette au chevet du lit et comprit ce que cela voulait dire.

Mais, comme il n'était pas bête, l'idée lui vint de jouer un tour à son compère.

Il tâta le pouls du malade, mit la main sur son front, examina son urine, fit plusieurs questions, puis dit :

— Comme vous avez bien fait de m'appeler, car dans vingt-quatre heures,



ç'aurait été trop tard ! Mais quels ânes que tous ces docteurs qui se disent savants ! Ils n'ont vu goutte à la maladie de monseigneur et pourtant, rien de plus simple et de plus clair. Commencez par retourner le lit, de manière à ce que le chevet se trouve où sont à présent les pieds ; et vite, car le temps presse.

Des valets furent appelés, qui retournèrent le lit, de façon que l'*Ankou,* qui était d'abord au chevet, se trouva au pied du lit. Le médecin improvisé remit alors une fiole d'eau claire à la dame, en lui recommandant d'en faire boire à son mari une cuillerée d'heure en heure. Puis il s'en alla, en disant qu'il reviendrait le lendemain matin.

Le lendemain, le malade se trouvait mieux ; le surlendemain, mieux encore, et son état s'améliorant rapidement, au bout de huit jours, il fut en pleine convalescence.

La pauvre homme reçut alors les cent écus promis, puis un certificat attestant qu'il avait guéri le seigneur, quand les autres médecins n'entendaient rien à sa maladie.

Il porta les cent écus à sa femme et, muni de son certificat, il se rendit à un autre château du pays où un autre seigneur était malade depuis longtemps, et, comme le premier, faisait le désespoir des docteurs. Le bruit de sa première cure s'était déjà répandu dans le pays et, sur la présentation de son certificat, il fut vite introduit auprès du malade. Il demanda deux cents écus pour le guérir et on les lui promit sans difficulté. Son compère l'*Ankou* était encore au chevet du lit et, malgré ses signes de désapprobation et son air colère, le médecin manœuvra comme précédemment, de manière à le mettre au pied du lit. Au bout de huit jours, ce seigneur était encore sur pieds, parfaitement guéri, et notre homme recevait les deux cents écus et un autre certificat pareil au premier.

Sa réputation était déjà faite ; on l'appelait de tous les côtés, en ville comme à la campagne, et, en peu de temps, il devint riche.

Un jour, ayant appris que le roi de France était malade, il prit la route de Paris pour aller le visiter. Comme il traversait une forêt, il rencontra son compère l'*Ankou.*

— Ah ! te voilà ! lui dit celui-ci, en l'abordant ; je suis bien aise de te rencontrer, car j'ai des reproches à te faire.

— Comment cela donc, compère ? Pour moi, je n'ai qu'à vous remercier et je compte toujours suivre vos conseils, car ils sont excellents et ont fait de moi le premier médecin du monde.

— Oui, mais tu triches, en me mettant toujours au pied du lit ; cela n'avait pas été convenu entre nous.

— Comment, je triche ? Est-ce donc un mal si grand, compère, que de sauver la vie à mes semblables, puisque vous m'avez appris à le faire ?

— Certainement que c'est un mal, car depuis que je t'ai livré mon secret, il ne m'arrive plus presque personne de ton pays : les riches surtout me font tout à fait défaut et tu me fais un tort considérable. Cesse donc de te jouer de moi.

16

Est-ce là la reconnaissance à laquelle je devais m'attendre pour le service que je t'ai rendu ?

— Ma foi, compère, vous m'avez appris votre secret, qui est excellent, et je vous en remercie beaucoup ; pourtant, comme médecin, je ne puis pas laisser mourir mes malades, quand il ne dépend que de moi de les sauver ; je n'en aurais pas le courage...

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, gare à toi-même, car ton tour viendra aussi, et peut-être plus tôt que tu ne crois.

— Ah ! ma foi, compère, tant pis pour vous ; vous m'avez appris votre secret ; il est bon ; n'attendez donc pas de moi que je n'en use pas pour moi-même, quand le moment sera venu.

— Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! je ne te manquerai pas !

Et là-dessus, l'*Ankou* s'en alla, en colère. Le médecin continua sa route vers Paris, assez peu inquiet de ses menaces et comptant bien avoir toujours le temps de retourner son lit, pour mettre son compère au pied, quand il l'apercevrait au chevet.

En arrivant à Paris, il se rendit tout droit au palais du roi et demanda au portier :

— C'est ici le palais du roi de France ?

— Oui.

— Il est toujours malade ?

— Oui. De la part de qui venez-vous demander de ses nouvelles ?

— De la part de personne autre que moi-même ; faites-lui savoir, je vous prie, que je désire le voir et lui parler.

— Vous ?... Mais vous croyez donc que le premier venu est reçu ainsi en la présence du roi ?

— Sachez, homme de la porte, que je ne suis pas le premier venu et que le roi n'aura qu'à se féliciter de ma visite.

— Qui donc êtes-vous, pour parler de la sorte ?

— Je suis un célèbre médecin de la Basse-Bretagne, et je viens rendre la santé au roi.

— Oui, on voit bien que vous êtes de la Basse-Bretagne, à la façon dont vous parlez. Les plus savants docteurs du royaume n'entendent rien à la maladie du roi et c'est un méchant rebouteur bas-breton qui a la prétention de leur en remontrer !... Allons ! retirez-vous... au large !

— Homme de la porte, vous êtes un insolent et je vous ferai couper les oreilles.

— Allons, déguerpissez vite, vous dis-je, ou je vais lâcher mes chiens sur vous.

Le fils du roi vint à passer en ce moment et, entendant tout ce bruit et voyant le portier furieux, il demanda ce que c'était.

— Cet homme veut entrer malgré moi et m'insulte.

17

— Pourquoi veut-il entrer et qui est-il ?

— Il dit qu'il vient de Basse-Bretagne et qu'il a un remède pour guérir le roi.

Le fils du roi, sans en demander davantage, alla vers notre homme et lui parla ainsi :

— Vous dites que vous êtes médecin et que vous avez un remède pour guérir le roi, mon père ?

— Oui, prince, je suis médecin et je guérirai le roi, votre père, si on me permet de lui donner mes soins.

— Vous savez que les plus savants médecins du royaume y ont déjà échoué ?

— Je le sais ; mais laissez-moi le voir et lui donner mes soins, et je réponds de lui sur ma tête.

— Vous aurez une barrique d'argent, si vous rendez la santé à mon père ; mais aussi, si vous ne le faites pas, vous serez brûlé vif.

— J'accepte ; conduisez-moi auprès du roi.

— Suivez-moi.

Et le prince, au grand étonnement du portier dépité, le conduisit auprès du royal malade.

Le vieux roi, épuisé par tous les remèdes variés qu'il avait absorbés, plus encore que par le mal, était au plus bas ; c'est à peine s'il respirait encore.

Le médecin, dès en entrant dans la chambre, vit son compère l'*Ankou* à son chevet.

— Que l'on commence par changer de bout au lit, qui est mal placé ; et vite, vite ! s'écria-t-il tout d'abord.

Ce qui fut fait sur le champ, malgré les signes de mécontentement de son compère l'*Ankou*. Puis il tâta le pouls du vieux roi, examina son urine, donna une fiole d'eau dont on devait lui faire boire une cuillerée d'heure en heure, et se retira ensuite, en disant qu'il reviendrait le lendemain matin.

Le lendemain, le roi allait beaucoup mieux et semblait ressusciter et se fortifier d'heure en heure ; le surlendemain, il était encore mieux et, au bout de huit jours, il était complètement rétabli.

Notre homme revint alors dans son pays, comblé de présents et accompagné de quatre mulets chargés d'argent. Il acheta des fermes et des bois, fit bâtir un château magnifique et, se trouvant assez riche, il cessa de faire de la médecine.

Son compère l'*Ankou* le guettait toujours et, plus d'une fois, il l'avait aperçu au chevet de son lit. Mais aussitôt, il sautait dehors, retournait le lit et n'avait plus rien à craindre. Il vécut ainsi très longtemps, plusieurs centaines d'années, si bien qu'on l'avait surnommé le père Trompe-la-Mort

Un jour qu'il se promenait par ses champs, il aperçut sur la grande route qui les traversait une charrette embourbée et un homme qui criait et battait ses chevaux à grands coups de fouet. Il s'approcha pour l'aider à relever sa charrette, et reconnut avec étonnement que ce charretier embourbé n'était autre que son compère l'*Ankou*. La charrette était remplie de vieux vêtements en lambeaux et

usés jusqu'à la corde.

— Quand donc viendras-tu me voir chez moi ? lui demanda l'*Ankou*.

— J'ai bien le temps ; attendez encore un peu compère. Mais que signifie toute cette cargaison ? Est-ce que vous vous êtes fait *pillaouer* (chiffonnier) ?

— J'ai usé tous les vêtements que voilà à courir après toi.

— Eh bien ! Quand vous en aurez usé encore autant, peut-être songerai-je à aller vous voir chez vous.

Un des chevaux maigres de l'*Ankou* avait la foire et salissait les chemins partout où il passait.

— Eh ! compère, empêchez donc votre cheval de salir ainsi mes routes, lui dit ironiquement l'ex-médecin.

— Et comment le ferai-je ? Fais-le toi-même, si tu peux.

— Attendez ! attendez ! vous allez voir.

Et notre homme ramassa une pierre sur la route, l'introduisit comme une bonde dans le cul du cheval, et se mit à frapper dessus avec une autre pierre, pour l'enfoncer. Mais le cheval fit un violent effort et chassa la pierre, laquelle frappa notre homme au front, et avec tant de force, qu'il tomba raide mort sur la place.

— Ah ! ah ! s'écria alors l'*Ankou* en riant, je savais bien que je serais venu à bout de toi, d'une manière ou d'une autre.

Et ainsi mourut enfin Trompe-la-Mort.

Conté par Barbe Tassel, Plouaret, novembre 1869. Conte recueilli et traduit par *François-Marie Luzel* (in « *Légendes chrétiennes de Basse-Bretagne* » 1881).

III. TUEZ-AR-POULIET[1]

Le val Pinard est une coulée qui s'étend derrière la ville de Morlaix et où il y a beaucoup de jardins, de maisons de bourgeois et de fabricants de fouaces .

Or, à une autre époque (du temps qu'il n'y avait ni conscription, ni droits réunis), la plus grande de ces fermes était habitée par un brave homme appelé Jalm Riou, qui avait une fille bien faite et de fraîche figure que l'on nommait Barbaïk. Outre que celle-ci était vantée pour sa beauté, on la citait comme la meilleure danseuse et la plus élégante *pennérèz* du pays. Quand elle venait, chaque dimanche, pour entendre la messe à l'église de Saint-Mathieu, elle portait une coiffe brodée, un mouchoir de cou à palmes, cinq jupes étagées et des souliers à boucles d'argent , de sorte que les bouchères étaient jalouses et hochaient la tête, à son passage, en demandant si elle avait vendu au diable la poule noire[2]. Mais Barbaïk ne s'inquiétait point d'être blâmée, pourvu qu'elle fût la mieux mise dans les Pardons et la plus recherchée par les jeunes gens, ce qui ne manquait jamais d'arriver ; car les cœurs des garçons ressemblent aux brins de paille suspendus aux buissons et la beauté des jeunes filles au vent qui les emporte tous à sa suite.

Parmi les amoureux de Barbaïk, il y en avait un qui l'aimait plus que tous les autres ; c'était le garçon de ferme de son père, bon travailleur et bon chrétien , mais brusque comme un Kernewodd et laid comme un tailleur. Aussi la jeune fille ne voulait-elle point l'écouter, malgré ses mérites, et répétait-elle toujours, quand elle parlait de lui, que c'était un *poulain de Pontrieus*[3].

Jégu, qui l'aimait du fond du cœur, supportait ces injures avec peine et se désolait d'être si maltraité par celle qui lui faisait la joie et le chagrin.

20

Un soir qu'il ramenait les chevaux du pâturage, il s'arrêta à la mare pour les faire boire et il se tenait à côté du plus petit, la tête penchée sur sa poitrine, et poussant, de loin en loin, de profonds soupirs, car il pensait à Barbaïk, lorsque, tout à coup, une voix sortit des joncs et lui dit :

— Pourquoi te désoler ainsi, Jégu ? rien n'est encore désespéré.

— Je ne te vois pas. Qui es-tu ? demanda Jégu.

— C'est moi, le *teuz-ar-pouliet,* répondit la même voix. Regarde bien, et tu m'apercevras au milieu des roseaux sous la forme d'une belle grenouille verte. Je prends ainsi successivement toutes les figures que je veux, à moins que je ne préfère me rendre invisible.

— Mais ne peux-tu te montrer sous l'apparence ordinaire à ceux de ta race ?

— Sans doute ; si cela te fait plaisir.

A ces mots, la grenouille sauta sur le dos d'un des chevaux et se changea subitement en un petit nain vêtu de vert et portant de belles guêtres cirées, comme un marchand de cuir de Landivisiau.

Jégu, un peu effrayé, recula de deux pas ; mais le *teuz* lui dit de n'avoir aucune crainte, parce que, loin de lui vouloir du mal, il était décidé à lui être utile.

— Et d'où te vient cet intérêt pour moi ? demanda le paysan, d'un air soupçonneux.

— D'un service que tu m'as rendu l'hiver passé, reprit *l'espiègle de la mare.* Tu sais sans doute que les korigans du *pays du blé blanc* et de Cornouaille ont déclaré la guerre à notre race, parce qu'ils l'accusaient d'être favorable aux hommes ; nous avons été obligés de nous réfugier dans l'évêché de Léon, où nous nous sommes d'abord cachés sous différentes formes d'animaux. Depuis, nous avons continué à prendre ces formes, par habitude ou par fantaisie, et c'est une de ces transformations qui m'a donné l'occasion de te connaître.

— Comment cela ?

— Te rappelles-tu qu'il y a trois mois, en labourant le *parc aux aulnes,* tu trouvas un rouge-gorge pris dans un lacet ?

— Oui, interrompit Jégu, et je me souviens même que je lui donnai la volée en disant : Tu ne manges point le blé des chrétiens, toi ; reprends ta liberté, oiseau du bon Dieu.

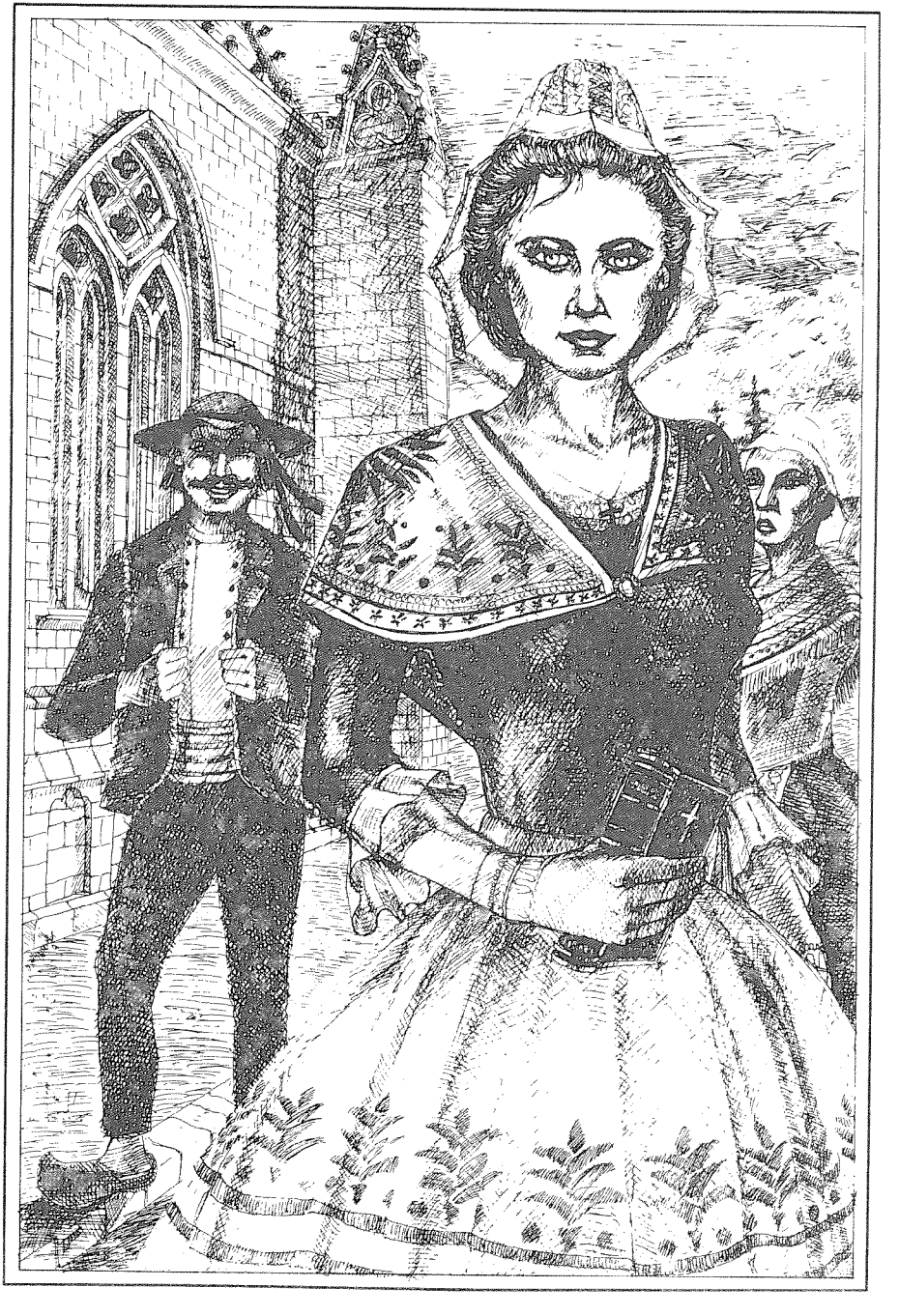
— Hé bien, le rouge-gorge, c'était moi ! Depuis ce temps, j'ai juré d'être ton ami dévoué, et je veux te le prouver en te faisant épouser Barbaïk, puisque tu l'aimes.

— Ah ! *teuz-ar-pouliet,* si tu réussis à cela, s'écria Jégu, je n'aurai rien à te refuser, sauf mon âme.

— Laissez-moi faire, répondit le nain ; d'ici à quelques mois, je veux que tu sois le maître de la ferme et de la *pennérèz.*

— Et comment t'y prendras-tu pour cela ?

— Tu le sauras plus tard ; pour le moment fume, ta *corne* de tabac, mange,



dors, et ne t'inquiète de rien.

Jégu déclara que c'était chose facile et qu'il se conformerait aux ordres du *teuz ;* après quoi, il le remercia en lui ôtant son chapeau, comme il l'eût fait pour le maître ou pour M. le recteur, et il reprit la route de la ferme.

Le lendemain était un dimanche : Barbaïk se leva plus matin que d'habitude et se rendit aux étables qu'elle devait seule entretenir ; mais, à sa grande surprise, elle trouva qu'on avait renouvelé la litière, garni les râteliers, tiré les vaches et baratté le lait. Comme elle avait annoncé la veille, devant Jégu, qu'elle voulait être prête de bonne heure, pour danser au Pardon de Saint-Nicolas, elle pensa naturellement que c'était lui qui avait tout fait, et elle l'en remercia. Jégu répliqua d'un ton bourru qu'il ne savait pas de quoi elle voulait lui parler ; mais cela ne fit que confirmer la jeune fille dans sa pensée.

Le même service lui fut d'ailleurs rendu tous les jours suivants. Jamais l'étable n'avait été si propre, ni les vaches si grasses. Barbaïk trouvait tous les matins et tous les soirs ses terrines pleines de lait, avec une livre de beurre fraîchement baratté et garni de feuilles de ronces. Aussi, au bout de quelques semaines, s'accoutuma-t-elle à ne plus se lever qu'en plein jour, pour faire le ménage et préparer le déjeuner.

Mais ce travail même lui fut bientôt enlevé ; car, un matin, elle trouva, en sortant du lit, la maison balayée, les meubles cirés, la soupe au feu et le pain coupé dans les écuelles, de sorte qu'il ne lui restait plus qu'à crier à l'entrée de l'aire, pour appeler les travailleurs des champs. Elle pensa encore que c'était une prévenance de Jégu, et elle ne put s'empêcher de trouver ce que serait là un mari bien commode pour une femme qui aimerait son repos et son plaisir.

Au fait, la *pennérèz* n'avait qu'à exprimer devant lui un désir pour qu'il se trouvât aussitôt accompli. Si le vent était froid ou le soleil trop brûlant, et qu'elle craignît pour son teint, en allant à la fontaine, elle disait à demi-voix :

— Je voudrais voir, à leur place, mes barattes pleines et ma buie recouverte de son linge mouillé.

Puis, elle allait causer chez une voisine et, quand elle revenait, buie et barattes étaient sur la pierre, dans l'état qu'elle avait souhaité.

Si elle trouvait la pâte de seigle trop dure à boulanger et le four trop long à chauffer, elle n'avait qu'à murmurer :

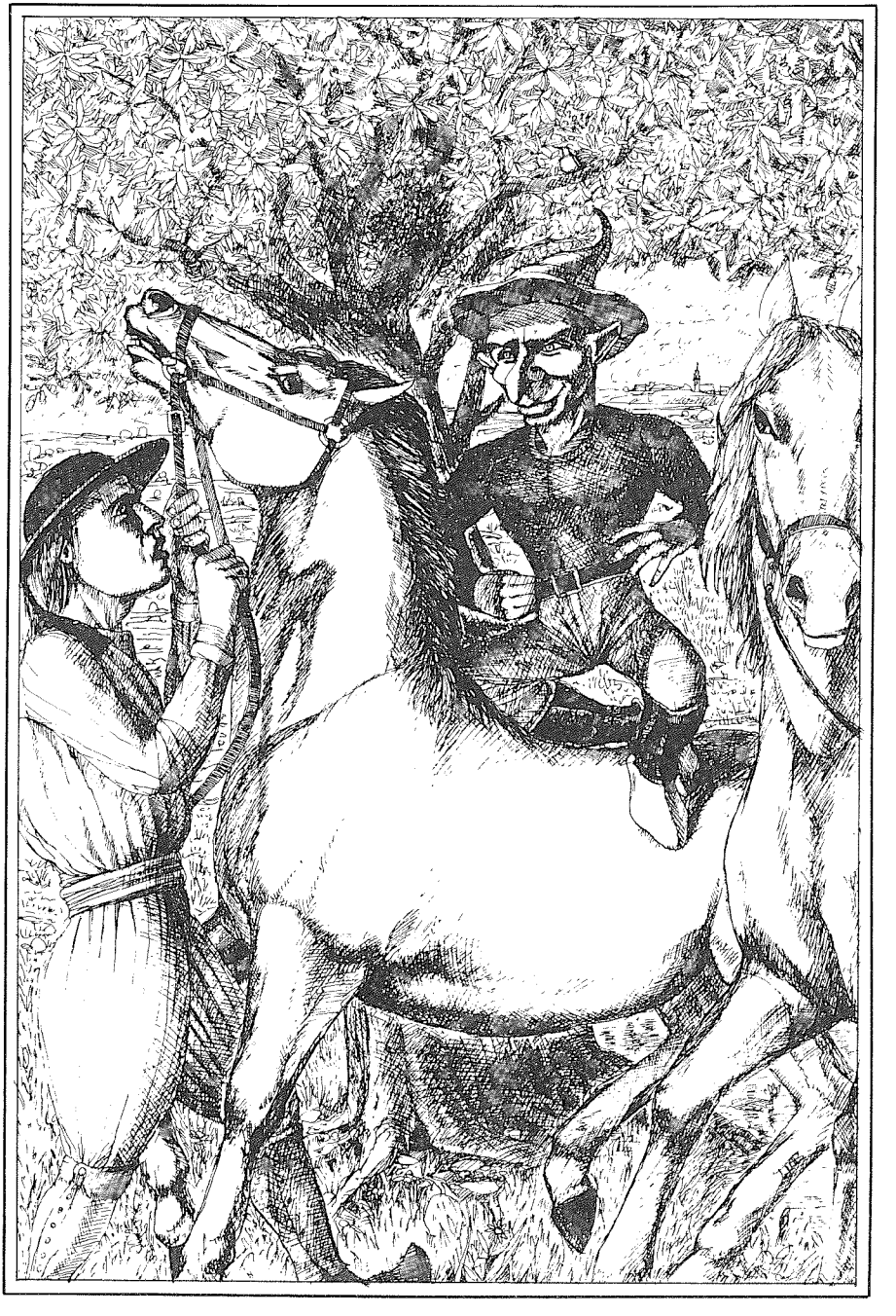
— J'aimerais à voir mes six pains de quinze livres rangés sur la planche, au-dessus de la maie.

Et, deux heures après, les six pains y étaient.

Si elle trouvait le marché trop loin et la route trop mauvaise, elle n'avait qu'à répéter la veille :

— Pourquoi ne suis-je pas déjà revenue de Morlaix avec mon pot au lait vide, mon écuelle à beurre au fond, une livre de merises noires dans mon assiette de bois et six réales[4] au fond de la poche de mon tablier ?

Et le lendemain, en se levant, elle trouvait, au pied de son lit, le pot au lait



vide, l'écuelle à beurre au fond, la livre de merises noires sur l'assiette de bois et les six réales dans la poche de son tablier.

Mais là ne s'arrêtaient point les bons offices rendus. Qu'elle voulût avertir une autre jeune fille pour lui donner un rendez-vous à quelque Pardon, acheter un ruban à la ville, savoir où devait commencer la procession du Saint-Sacrement, Jégu était toujours là ; elle n'avait qu'à lui dire la chose qu'il fallait faire, et la chose était faite. Elle pouvait même, au besoin, se venger par ce moyen des voisines dont elle avait à se plaindre, en souhaitant qu'il se trouvât un accroc à leur coiffe du dimanche, que leur fournée fût brûlée, ou que la porte de leur poulailler restât ouverte pour la belette.

Aussi ne pouvait-elle plus se passer de Jégu qui, dans sa pensée, était l'auteur de tout ce qui arrivait ; elle en avait besoin pour son travail et pour son repos, pour ses amitiés et pour ses vengeances ; c'était, à la fois, comme un chien et comme son bon ange.

Quand les choses en furent là, le *teuz* avertit son protégé de faire sa demande de mariage et, cette fois, Barbaïk l'écouta jusqu'au bout. Elle trouvait Jégu bien brusque et bien laid pour un amoureux ; mais, pour un mari, c'était tout ce qu'il fallait. Avec lui, elle pourrait dormir jusqu'au déjeuner comme une demoiselle de la ville ; elle continuerait à porter de beaux habits, à passer son temps à la porte des voisines, les mains croisées sur son tablier, à danser à tous les Pardons. Jégu veillerait pour elle, travaillerait pour elle, économiserait pour elle. Jégu serait le cheval de brancard, obligé de traîner toute la charrette et elle, la fermière, assise sur une botte de trèfles, qui le conduit avec le fouet.

Après avoir bien pensé à tout cela, elle répondit donc au jeune garçon, comme une *pennérèz* bien élevée qu'elle ferait la volonté de son père.

Mais elle savait d'avance que Jalm Riou consentirait, car il avait dit plusieurs fois que Jégu seul était capable de conduire la ferme, quand il manquerait.

Aussi la noce se fit-elle le mois suivant et l'on eût dit que le vieux père n'avait attendu que ce moment pour aller se reposer dans la gloire ; il mourut quelques jours après le mariage, laissant la maison et les terres aux jeunes gens.

C'était une grande charge pour Jégu, mais le *teuz* vint à son secours. Il se fit son garçon de charrue et il travaillait seul autant que quatre mercenaires. C'était lui qui tenait les outils et les harnais en état, qui réparait les oublis, qui indiquait le meilleur moment pour semer ou faucher. Si, par hasard, Jégu avait besoin de hâter un ouvrage, le *teuz* allait prévenir ses amis, et tous les nains arrivaient avec la houe, la fourche ou la faucille sur l'épaule ; si l'on manquait d'attelages, il envoyait le fermier à une ville habitée par ceux de sa race, qui se trouvait sur la lande, et Jégu n'avait qu'à dire :

— Petits hommes, mes amis, prêtez-moi une paire de bœufs ou un couple de chevaux avec tout ce qu'il leur faut pour labourer.

Et l'attelage apparaissait à l'instant.

Or le *teuz-ar-pouliet* ne demandait, en payement de tous ces services, qu'une bouillie d'enfant servie, chaque jour, dans une petite écuelle à mesurer le lait. Aussi, Jégu l'aimait-il comme son fils.

Barbaïk, au contraire, le haïssait et non sans cause, car, dès le lendemain de son mariage, elle s'aperçut, avec étonnement, qu'on cessait de l'aider, et, comme elle s'en plaignait à Jégu qui avait l'air de ne point comprendre, le nain éclata de rire en avouant qu'il avait rendu ces bons offices à la *pennérèz* pour qu'elle consentît au mariage , mais que maintenant il avait autre chose à faire et qu'elle devait recommencer à prendre soin de la maison.

Ainsi trompée dans ses espérances, la fille de Jalm Riou amassa, dans son cœur, une furieuse colère contre l'*espiègle de la mare*. Tous les matins, quand il fallait se lever avant le jour pour traire et se rendre au marché et, tous les soirs, quand il fallait veiller jusqu'à minuit pour baratter le lait, elle maudissait le *teuz* qui lui avait fait espérer une vie de repos et de plaisir. Mais c'était surtout lorsqu'elle regardait la face rouge de Jégu, ses yeux louches et son front mal peigné, qu'elle sentait redoubler sa colère.

— Non, méchant *teuz,* répétait-elle en elle-même ; non, je ne te pardonnerai pas de m'avoir fait épouser mon mari ! Sans toi, je serais encore *pennérèz ;* j'irais tous les dimanches aux danses ; les jeunes gens m'apporteraient, dans leurs chapeaux, des *lucets,* des merises ou des noix, selon la saison ; je pourrais jouer avec eux et les entendre dire que je suis la plus jolie fille de la paroisse ; tandis que maintenant, je ne dois rien recevoir que de mon mari, je ne dois jouer qu'avec mon mari, je ne dois plaire qu'à mon mari ! O méchant *teuz,* je ne te le pardonnerai jamais !

Cependant, un jour qu'elle était invitée à une noce en Plouezorc'h et qu'elle ne pouvait prendre la jument de la ferme qui venait d'avoir un poulain, elle demanda une monture au *teuz-ar-pouliet* qui l'envoya à la ville des nains, en lui recommandant de bien expliquer tout ce qu'elle voulait.

Barbaïk y alla donc et, croyant faire pour le mieux, elle dit :

— *Teuz,* mes amis, prêtez-moi un cheval noir avec ses yeux, sa bouche, ses oreilles, sa bride et son bât.

Le cheval qu'elle demandait se montra sur-le-champ et elle prit avec lui la route de Plouezorc'h.

Mais elle s'aperçut bientôt que tout le monde riait sur son passage.

— Voyez, voyez, disait-on, la fermière a vendu la queue de sa monture.

Barbaïk se détourna vivement et s'aperçut en effet que son cheval n'avait point de queue !... elle avait oublié d'en demander une et les nains malicieux l'avaient servie à la lettre.

Déconcertée, elle voulut presser le pas ; mais le cheval refusa d'avancer plus vite et il fallut entendre toutes les plaisanteries des passants.

La jeune femme revint le soir encore plus furieuse contre le *teuz-ar-pouliet*

qu'elle accusait de lui avoir joué, à dessein, ce mauvais tour, et bien décidée à se venger de lui dès qu'elle le pourrait.

Cependant, le printemps arriva et, comme c'est l'époque de la fête des nains, *l'espiègle de la mare* demanda à Jégu la permission d'inviter tous ses compagnons à venir passer la nuit dans l'aire de la ferme, où il voulait leur donner à souper et les faire danser. Jégu avait trop d'obligations au nain pour le refuser ; aussi ordonna-t-il à Barbaïk d'étendre sur l'aire ses plus belles nappes à franges et d'y servir une fournée de petits pains au beurre ; tout le lait du matin et du soir et autant de crêpes de froment qu'on en pourrait faire dans un jour.

Barbaïk ne répondit rien, au grand étonnement de son mari.

Elle fit les crêpes, prépara le lait, cuisit les pains au beurre, et, la nuit venue, alla tout porter dans l'aire ; mais elle répandit en même temps, autour des nappes étendues et là où devaient s'asseoir les nains, la braise qu'elle avait retirée de son four, si bien que lorsque le *teuz-ar-pouliet* et ses invités vinrent pour s'asseoir, au repas de fête, tous se brûlèrent peau et chair jusqu'à l'os et s'enfuirent en jetant de grands cris. Cependant ils revinrent bientôt avec vases pleins d'eau et, après avoir éteint le feu, ils se mirent à danser autour de la ferme en chantant d'une voix irritée :

Barbe Riou par trahison,
A rôti nos pauvres petons ;
Mais voilà que nous repartons :
Adieu ! malheur à la maison.

Ils quittèrent en effet le pays dès le soir même. Jégu, n'étant plus aidé par eux, tomba dans la misère et mourut de chagrin , tandis que la belle Barbaïk devenait porteuse sur le marché de Morlaix.

Depuis, on n'a plus revu de *teuz* dans le pays. Cependant, il y en a qui disent que les bons travailleurs continuent à avoir, à leur service, dix nains qui besognent pour eux, mais sans être invisibles : ce sont leurs dix doigts !

---

1. Mot à mot, *l'espiègle de la mare.*

2. Expression proverbiale, pour dire que l'on s'est enrichi par des moyens peu honorables ; on croit dans nos campagnes qu'en portant une poule noire dans un carrefour, et en ayant recours à certaines invocations, on peut attirer le diable qui vous achète cette poule fort cher.

3. *Heubeul Pontréau,* injure bretonne adressée aux jeunes gens rustiques, mal élevés.

4. En Bretagne, on compte par réales ; la réale bretonne ne vaut point 1 franc 8 centimes, comme en Espagne, mais seulement 25 centimes.

Conte recueilli en pays de Léon et traduit par *Emile Souvestre* (in « *Le Foyer Breton* » 1845).

IV. LES TROIS FRERES METAMORPHOSES EN CORBEAUX ET LEUR SŒUR

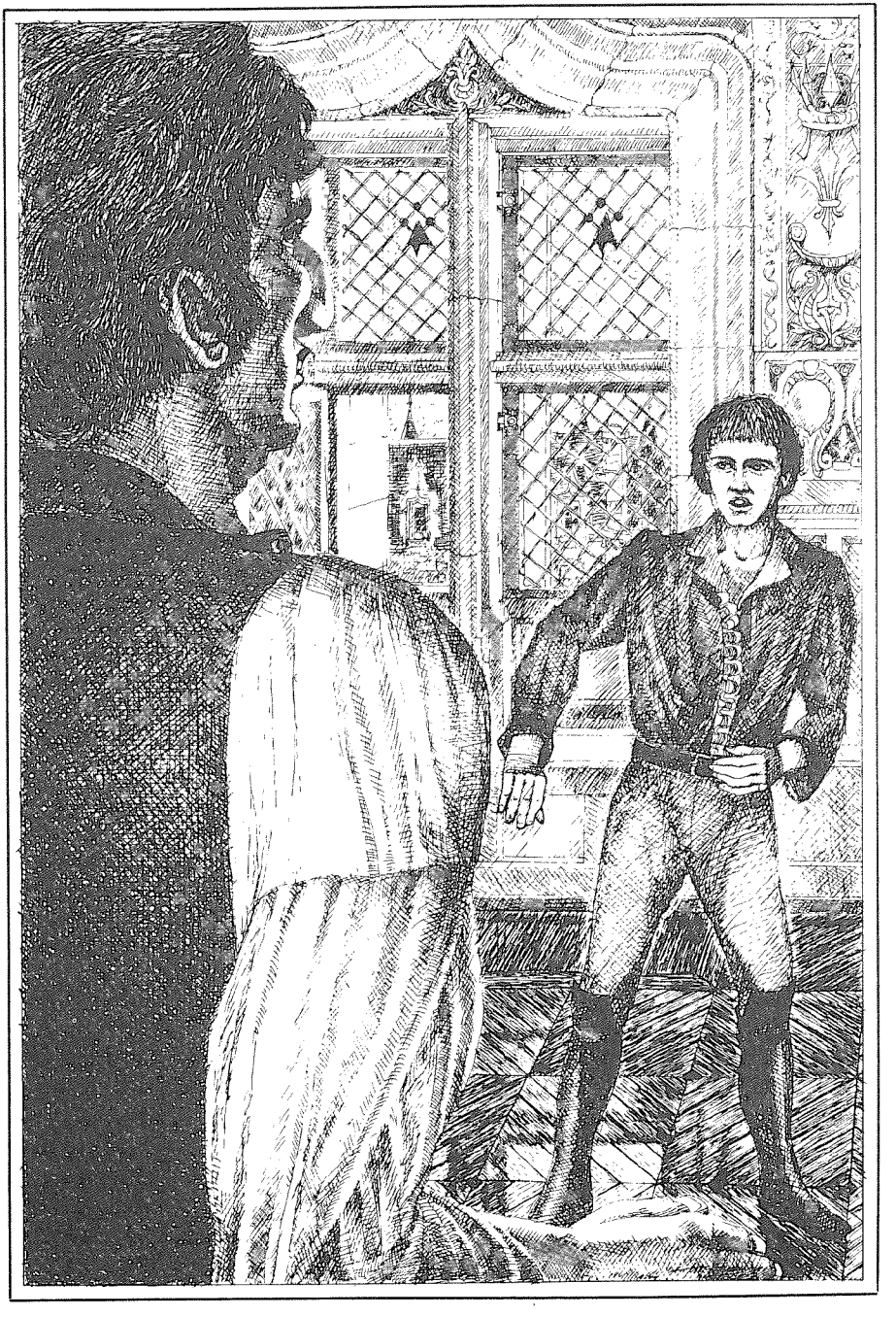
Un vieux seigneur avait trois fils, déjà jeunes hommes, quand il lui naquit un quatrième enfant, une fille. Il manifesta l'intention de donner tout son bien à sa fille, et les trois garçons durent quitter le manoir paternel et aller chercher fortune ailleurs. L'aîné, nommé François, en embrassant sa sœur, avant de partir, la marqua au front, afin de pouvoir la reconnaître plus tard, s'il la revoyait un jour. Les trois frères voyagent à l'aventure et arrivent à un vieux château abandonné, au milieu d'un grand bois. Ils entrent et n'y trouvent nul être vivant. Dans une vaste salle à manger, un excellent repas est servi. Après avoir attendu un peu, ne voyant venir personne, ils se mettent à table et mangent. Des mains invisibles les servent. Les deux cadets, Charles et Jean, ont peur et veulent s'en aller : mais leur frère aîné, François, les rassure et ils restent. Le repas terminé, trois mains invisibles prennent trois flambeaux et, précédant les trois frères, les conduisent chacun à une belle chambre à coucher, où ils trouvent d'excellents lits de plume. La nuit se passe sans accident. Le lendemain matin, ils se retrouvent dans la salle à manger et déjeunent, toujours servis par des mains invisibles et sans voir aucun être vivant. Et ainsi pendant trois jours. En visitant le château, ils trouvèrent des fusils, dans une chambre remplie d'armes de toute sorte, et convinrent que deux d'entre eux iraient tous les jours à la chasse dans le bois, pendant que le troisième resterait au château. Ce fut le plus jeune, Jean, qui dut y rester le premier jour. Les deux autres lui recommandèrent de sonner une cloche qui était au-dessus de la porte de la cour, à midi, pour les avertir de l'heure du dîner. A peine les deux aînés eurent-ils franchi le seuil,

que Jean vit venir à lui un géant horrible, sorti il ne savait d'où, et qui le lança si violemment contre le mur de la cuisine qu'il s'y aplatit comme une pomme cuite. Les deux autres, n'entendant pas sonner la cloche, et jugeant que l'heure du dîner devait être passée, revinrent au château, chargés de gibier, et furent étonnés de ne pas revoir leur jeune frère. Ils se mirent aussitôt à sa recherche par tout le château. François le retrouva, dans le triste état que nous avons dit. En allant de chambre en chambre, il avait remarqué quelque part une fiole sur laquelle était écrit ce mot : *Eau-de-vie*. Il l'emporta, en répandit quelques gouttes sur le corps de Jean, qui revint aussitôt à la vie et se releva sain et sauf en disant : « Que j'ai bien dormi ! ». Il ne se souvenait de rien de ce qui lui était arrivé. Charles, qui cherchait aussi son frère par le château, pendant que François le rappelait à la vie, n'avait rien vu de ce qui s'était passé. Le lendemain, ce fut son tour de rester à la maison. Il lui arriva absolument comme à Jean, la veille. Il fut aussi tué par le géant et ressuscité par François, par le moyen de l'eau-de-vie.

Le troisième jour, ce fut le tour de François. Il vit le géant descendre par la cheminée et, avec une grosse barre de fer qu'il avait trouvée dans un coin de la cour, il lui asséna de toutes ses forces un coup sur la tête et le fit tomber dans un énorme chaudron rempli d'eau bouillante qui était sur le feu, mit le couvercle dessus et raviva le feu dessous. A midi, il sonna la cloche, et les deux chasseurs revinrent. François leur fit voir le géant cuit dans la marmite, et alors seulement ils se rappelèrent ce qui leur était arrivé les jours précédents. A eux trois ils traînèrent le corps du monstre hors du château et le jetèrent dans les douves en pâture aux bêtes fauves. Mais, pour le lendemain matin, il n'était plus là, sans qu'ils sussent ce qu'il était devenu, et ils ne s'en inquiétèrent pas davantage. Ils se crurent dès lors les maîtres dans le château et continuèrent le même train de vie, un d'eux restant chaque jour à la maison, pendant que les deux autres chassaient, car ils ne trouvaient plus leur table servie par des mains invisibles, comme les premiers jours.

Laissons-les, pour un moment, et retournons au manoir du vieux seigneur leur père, pour voir ce qui s'y passait.

Leur sœur, nommée Marie, était devenue une belle jeune fille. Comme elle était douce et charitable, tout le monde l'aimait dans le pays. Son père avait défendu à sa mère et à tous les gens de sa maison de lui apprendre qu'elle avait des frères et de faire jamais aucune allusion à ceux-ci en sa présence. Mais elle l'apprit pourtant par les indiscrétions des pauvres à qui elle faisait l'aumône. A partir de ce moment, Marie devint triste et rêveuse et finit par tomber malade. Aucun médecin ne connaissait rien à sa maladie. Son père lui dit de former un vœu, de lui adresser une demande, et il la lui accorderait, quelle qu'elle pût être. Elle demanda d'abord une robe couleur des étoiles, puis une autre couleur de la lune, et le vieux seigneur vida son trésor et fit des folies pour les lui procurer. Mais rien ne la contentait ni ne lui rendait la santé. Une nuit, elle quitta secrète-

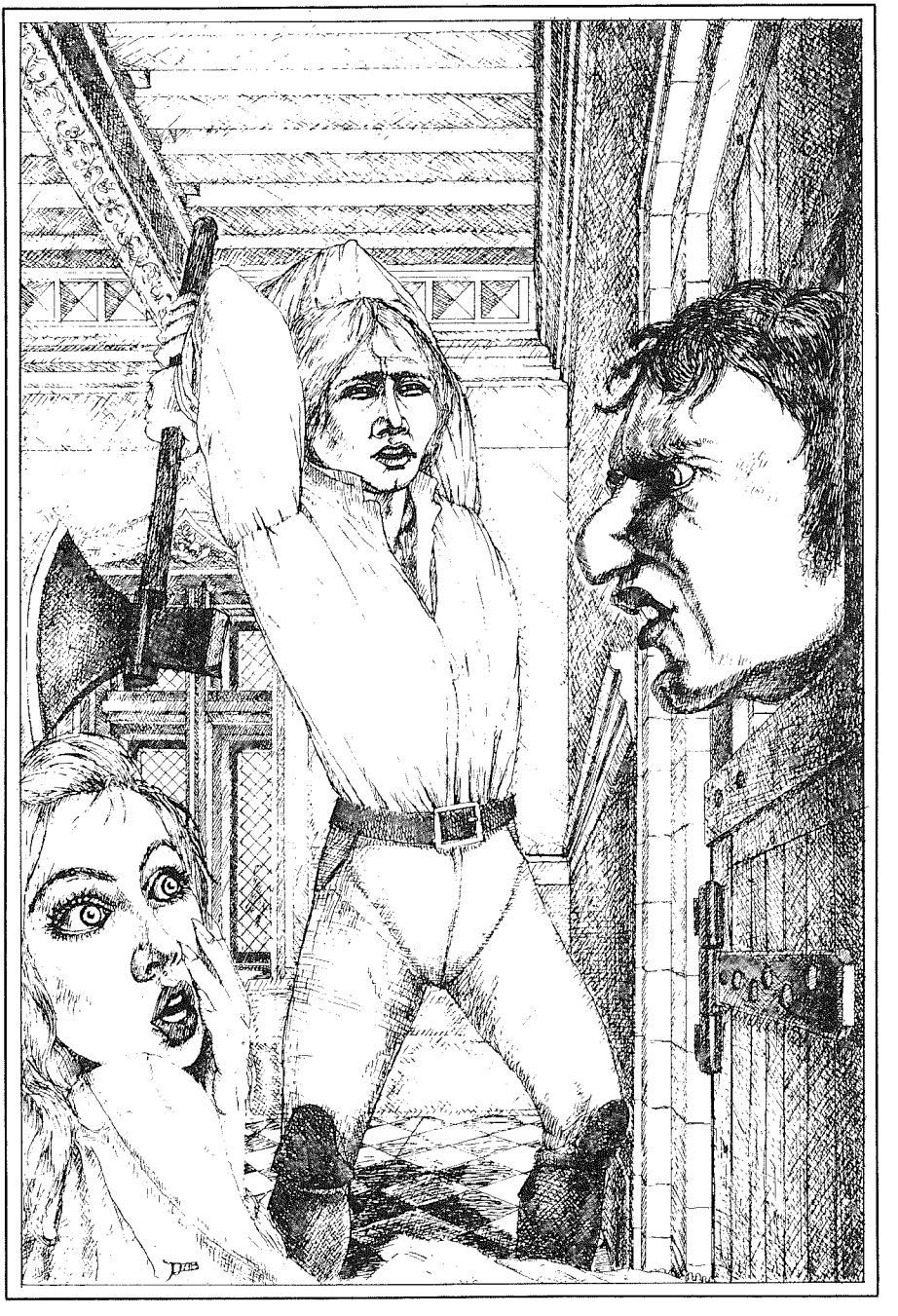


ment la maison de son père, pour aller à la recherche de ses frères. Après beaucoup de peine et de mal, elle finit par arriver au château qu'ils habitaient. C'était Jean, le plus jeune, qui était de garde et faisait la cuisine, le jour de son arrivée. Il ne la reconnut pas d'abord, ne l'ayant jamais vue ; mais, aux réponses qu'elle fit à quelques questions qu'il lui adressa, il vit bientôt que c'était sa sœur. Comme François avait gardé du ressentiment contre elle, parce qu'elle était la cause qu'il lui avait fallu, à lui et à ses frères, quitter la maison paternelle, Jean craignait qu'il ne la reçût pas bien, et il lui conseilla de se cacher dans un cabinet d'où elle entendrait leur conversation pendant le repas ; ce qu'elle fit. Jean mit la conversation sur le château de leur père et sur leur sœur. — Je voudrais bien la voir, dit-il. — Et moi aussi, dit Charles. — Et moi aussi, dit François, bien qu'elle nous ait fait beaucoup de mal, car, après tout, elle n'a pas voulu ce qui est arrivé, la pauvre enfant, et elle le déplore sans doute, si elle sait qu'elle a des frères malheureux à cause d'elle. Rassuré par ces paroles, Jean entra dans le cabinet et en revint aussitôt tenant la jeune fille par la main, et dit en la présentant aux deux autres : « La voici, notre sœur, qui a bien pleuré en apprenant notre sort et bien souffert pour nous retrouver. » François la reconnut à la marque qu'il lui avait faite en front en quittant le manoir paternel, et ils se jetèrent dans les bras les uns des autres et pleurèrent de joie.

Ils restèrent tous les quatre dans le château, puisque rien ne venait plus les y inquiéter, et désormais les trois frères allaient ensemble à la chasse, pendant que leur sœur restait seule à la maison pour faire le ménage et leur préparer à manger. François lui recommanda par-dessus tout de ne jamais laisser le feu s'éteindre au foyer, ou il leur arriverait malheur.

Un jour, Marie laissa le feu s'éteindre, et elle alla en chercher chez une petite vieille femme qui habitait une misérable hutte, dans le bois, non loin du château. Elle aperçut là, avec frayeur, un géant qui se chauffait près du feu et qui paraissait malade. C'était le fils de la vieille, celui que François croyait avoir tué pour toujours. Le monstre dit à la jeune fille : « C'est ton frère aîné qui m'a mis dans cet état. Mais il n'en a pas fini avec moi. Pour que je guérisse complètement, il me faut sucer un doigt de chrétien, pendant trois mois, et j'irai tous les jours au château sucer ton petit doigt, quand tu seras seule. Mais n'en dis rien à tes frères, ou malheur à toi. »

Marie s'en retourna, tout effrayée de ce qu'elle avait vu et entendu, et n'en parla pas à ses frères. Tous les jours, le géant venait sucer son petit doigt, qu'elle lui passait par un trou de la porte. Dès ce moment, elle devint triste, pensive, et elle maigrissait à vue d'œil. Ses frères l'interrogeaient souvent à ce sujet, mais elle garda longtemps le silence. Enfin, elle leur avoua tout. Le lendemain, François resta au château avec sa sœur, pendant que les deux autres allaient chasser dans le bois, selon leur habitude. Le géant vint, à son heure ordinaire, et demanda le doigt de la jeune fille. Celle-ci lui dit de passer sa tête par le trou de la porte que François avait agrandi. Il le fit sans défiance et aussitôt François,



embusqué derrière la porte, lui déchargea sur la nuque un grand coup de cognée, et la tête roula sur l'aire de la cuisine. Puis il hacha le corps en menus morceaux et les dispersa de tous côtés, pour les empêcher de se rejoindre. Marie retrouva alors la paix et la santé. Cependant, quelque temps après, par une froide journée d'hiver, elle vit entrer dans sa cuisine une vieille femme dont tous les membres tremblaient et les dents claquaient de froid. Elle l'invita à s'approcher du feu et à se chauffer. La vieille, à l'insu de la jeune fille, jeta dans le bouillon, qui cuisait sur le feu, une poudre de sa façon, puis elle s'en alla. Les trois frères rentrèrent peu après, et se mirent à table. Mais, à la première cuillerée qu'ils mangèrent de leur soupe, ils se trouvèrent métamorphosés en corbeaux et s'envolèrent par la fenêtre en faisant : *coac ! coac !*... Cependant, avant de partir, un des corbeaux (c'était le frère aîné) dit à Marie : « A présent, sœur chérie, il te faudra ne jamais prononcer d'autre parole que *oui,* quoi qu'il arrive, et cela pendant un an et un jour ; autrement, nous resterons toujours corbeaux. »

Marie, désolée, se remit alors en route pour retourner à son pays, ne répondant que *oui* à toutes les questions qu'on lui adressait, de sorte qu'on la prenait pour une pauvre idiote. En passant à Paris, elle alla frapper à la porte du palais du roi. Le roi la fit venir en sa présence, l'interrogea, eut pitié d'elle et donna l'ordre de la garder au palais et de la bien traiter. La reine en fit sa seconde fille de chambre. Mais la première camériste devint bientôt jalouse d'elle et complota sa perte avec la cuisinière. Elles tuèrent le chien favori de la reine, puis le jeune prince, enfant de trois ou quatre ans seulement et l'héritier du trône, et accusèrent Marie de tout. Celle-ci fut interrogée, et comme elle répondait oui à la question si elle avait commis le crime, elle fut jetée en prison, pour être pendue le lendemain.

Le lendemain, comme elle montait à l'échelle du gibet, la corde au cour, trois corbeaux s'abattirent aux pieds du roi et de la reine, qui assistaient au supplice, assis sur une estrade, et se changèrent aussitôt en trois beaux jeunes hommes dont un cria au bourreau : « Holà ! ne faites pas de mal à cette jeune fille ! ». Au même moment, Marie recouvra la parole, car l'an et le jour venaient de s'accomplir sans qu'elle eût prononcé d'autre mot que *oui,* et elle expliqua tout au roi et à la reine. La femme de chambre et la cuisinière, qui avaient fait périr le petit chien de la reine ainsi que le jeune prince, furent jetées dans une fournaise ardente. La reine mourut de douleur d'avoir perdu son fils unique, et le roi épousa Marie. Les trois frères épousèrent aussi des filles des personnes les plus notables du royaume, et il y eut, pendant tout un mois, de belles fêtes et des festins magnifiques.

Conte recueilli et traduit par *F.-M. Luzel* (in « *Revue Celtique* » 1879-1880).

V. LE SAINT VICAIRE ET LE DIABLE

Du temps que *ar vikêl sant* (le saint vicaire) était recteur de Saint-Mathieu de Morlaix, il y avait dans sa paroisse une vieille dame riche et noble qui aimait le jeu par dessus tout. Nuit et jour, elle avait les cartes en main et, quand elle ne trouvait pas d'autres partenaires, elle jouait avec ses domestiques, et quelquefois même elle jouait toute seule.

Un jour, un dimanche soir du mois de décembre, qu'elle était seule dans sa chambre et qu'elle s'ennuyait et se plaignait de ne pas trouver de joueur sérieux, sa femme de chambre vint lui annoncer qu'un seigneur inconnu, jeune et richement vêtu, demandait à lui parler. Elle s'empressa de le faire entrer, espérant que le ciel lui envoyait quelque joueur digne d'elle. Et en effet, dès les premiers mots, elle parla de jeu à son visiteur inconnu et lui proposa une partie de cartes. Il accepta, tout en disant qu'il était peu habile au jeu et qu'il jouait rarement. Il tira de sa poche de l'or jaune et luisant, tout neuf, et le rangea par piles de cent écus devant lui.

La vieille dame avait une chance qui l'étonnait, et l'inconnu, impassible et bon joueur, était sans cesse obligé de recourir à sa poche, d'où il sortait de nouvelles piles d'or, comme d'une mine inépuisable.

C'était vraiment merveilleux ce que cette poche pouvait contenir d'or. Mais la vieille dame, tout à son jeu et enivrée par sa chance extraordinaire, n'y faisait pas attention. Dans le transport de sa joie, elle laissa tomber une carte par terre et appela sa femme de chambre pour la ramasser. La femme de chambre prit une lumière et chercha la carte. Elle remarqua que le joueur inconnu avait les pieds

fourchus et reconnut à ce signe que c'était le diable. En personne prudente et avisée, elle ne poussa aucun cri, remit tranquillement la carte à sa maîtresse et sortit aussitôt. Elle courut au presbytère conter le cas au recteur, *ar vikêl sant,* qui jouissait dans tout le pays d'une grande réputation de sainteté et de conjurateur. Il était plus de minuit, et pourtant le saint homme veillait encore, car il savait peut-être, grâce à quelque avertissement du ciel, qu'on devait avoir recours à lui, cette nuit, pour quelque cas grave. Il était en oraison, quand il entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir lui-même et la servante de la vieille dame lui fit connaître l'objet de sa visite.

— Je savais que vous deviez venir, et je vous attendais, lui dit-il tranquillement.

Puis il consulta de gros livres anciens, qu'il avait sur son bureau, prit son étole, une burette remplie d'eau bénite et dit :

— Allons, à la grâce de Dieu !

La servante le conduisit chez sa maîtresse. Il pénétra tout doucement, sur la pointe du pied, jusqu'à la chambre où la vieille dame jouait toujours avec l'homme au pied fourchu. Il se précipita sur lui d'un bond, lui mit son étole sur la tête et l'aspergea d'eau bénite, en récitant une oraison. Le démon poussa un cri épouvantable et s'enfuit par la cheminée, sous la forme d'une boule de feu. Il renversa même le pignon de la maison, qu'on n'a jamais pu relever depuis.

— Et la vieille dame, que devint-elle ? demanda une petite fille de dix ans, qui faisait partie de l'auditoire et s'intéressait vivement au récit du conteur.

— La vieille dame, reprit celui-ci, était tombée évanouie, la face contre terre. Le prêtre la releva, et quand elle revint à elle, elle se confessa, puis elle entra dans un couvent, où elle mourut comme une sainte.

— Et l'or gagné par elle ? demanda encore l'enfant.

— Les pièces d'or du diable se changèrent en autant de feuilles sèches, des feuilles de hêtre, qu'on jeta au feu, comme on y doit jeter tout ce qui vient du malin esprit *(ann drouk-speret).*

Conté par *Vincent Croat,* ouvrier de la manufacture des tabacs de Morlaix, mai 1874. Conte recueilli et traduit par *F.-M. Luzel* (in « *Légendes chrétiennes de Basse-Bretagne* » 1881).

VI. INVENTION DES BALLINS(1)

Dans l'histoire que je vais vous raconter, chères gens, il n'est question ni de fées des eaux ni de tours joués par l'*ange qui porte une queue,* ni des lessives que les mortes font au clair de lune. Il s'agit d'une chose plus rare ; d'une femme belle comme le jour, douce comme le lait, gaie comme l'alouette, et, avec cela, fidèle à son *chef de ménage.* Je vous en souhaite autant pour vos étrennes.

Cette femme était du Léonnais et de grande naissance. Elle avait épousé Olivier de Kerjean et habitait le château du même nom, que vous connaissez près d'ici. Mais le toit se trouvait alors au-dessus du grenier, au lieu d'être dans les caves ; les cheminées n'étaient pas fendues comme un justin, et l'on voyait les violiers dans le jardin plutôt que sur les pignons (2).

La dame de Kerjean, qui se nommait Françéza, n'était pas seulement, comme je vous l'ai dit, la reine des belles ; c'était aussi la mère des pauvres gens, et elle n'attendait pas, pour les servir, que l'affliction leur fût venue, car elle aimait leur joie comme nous aimons le soleil. Elle allait de maison en maison chez les mercenaires (3) pour donner des conseils et de l'argent. L'argent faisait suivre les conseils, et les conseils faisaient profiter l'argent. Ceux à qui l'ouvrage manquait se rendaient au château qui était, comme l'église, ouvert pour tout le monde. Si c'étaient des jeunes garçons, on les envoyait aux champs ; si c'étaient des jeunes filles, elles allaient aux étables ou aux buanderies ; si c'étaient des mères ou des vieillards, on leur donnait à filer le lin et l'étoupe de Kerjean. Le fil de lin était ensuite remis aux plus habiles tisserands, qui en faisaient des toiles de toutes finesses et de toutes grandeurs ; mais, quant

au fil d'étoupes, il ne servait à rien, sinon à prouver la charité de dame Françéza ; aussi les greniers et les caves du château en étaient-ils remplis.

Par bonheur, M. Olivier de Kerjean, mari de la dame, approuvait tout. Les yeux et le cœur de Françéza étaient devenus ses yeux et son cœur. A tout ce qu'elle avait fait, et sans avoir vu, il disait : « C'est bien ! comme un homme sûr que sa *moitié de ménage* ne peut faillir. » Celle-ci lui tenait compte de sa confiance et avait coutume de répéter gaiement (selon son caractère) qu'elle ne trahirait point M. Olivier avant que le coq de plomb du clocher de Bervin n'eût pris sa volée.

Cependant, le seigneur de Kerjean fut obligé de partir pour aller faire visite au roi de France, qui était un Louis, quatorzième du nom. Il voulut emmener avec lui Françéza ; mais celle-ci lui dit :

— Si vous le permettez, cher cœur, j'aime mieux que vous partiez seul ; car, moi absente, que deviendraient mes pauvres fileuses et mes orphelins ? Depuis si longtemps que je les garde sous ma protection, ils s'y sont accoutumés, et l'on doit aux malheureux ce qu'on leur a fait espérer. Allez donc à Paris sans moi, Olyerik, et surtout revenez bientôt.

M. de Kerjean, qui ne savait pas vouloir contre la volonté de la dame, céda à ses prières. Il se mit seul en route, après avoir bien recommandé à sa chère Saïgou (4) de lui écrire et de mettre ses lettres dans le paquet de monseigneur l'évêque de Saint-Pol, afin qu'elles lui parvinssent plus sûrement.

Il n'arriva à Paris que le seizième jour après son départ, vu que l'on voyageait alors au petit pas des chevaux, comme les fermiers qui portent la redevance de blés à leurs maîtres ; encore s'arrêtait-on la nuit, de peur des ornières.

M. Olivier rencontra à la cour un grand nombre de gentilshommes bretons et de Léonards ; car notre évêché a toujours été renommé pour sa noblesse, et c'est là qu'on trouve les Kermavan, dont la race a été reconnue si ancienne, que M. le bon Dieu seul est de plus vieille maison.

Le mari fut reçu par eux et par les gentilshommes français avec de grandes politesses. Seulement, tous s'étonnèrent de ce qu'il n'eût point amené sa dame.

— C'est sans doute quelque sauvage laideron dont il a honte, dirent ceux-ci.

Mais les autres répliquèrent qu'elle était, au contraire, si belle, qu'au vieux dicton du pays : *Antiquité de Penhoët, vaillance de Duchâtel, richesse de Karman, chevalerie de Kergournadec'h,* on avait ajouté, à cause d'elle, *beauté de Kerjean.*

— Alors, dirent les Français, M. Olivier l'aura laissée au fond de son château, de peur qu'elle ne trouvât ici quelque gentilhomme trop à son gré.

Le seigneur de Kerjean, averti de ces bruits, s'en montra offensé et déclara publiquement qu'il avait trop entière confiance en l'honneur de dame Françéza, pour songer à de semblables précautions. Les gentilshommes français se mirent à rire.

— Dieu ne se fiait pas moins à notre mère Eve quand il la mit dans son para-

dis terrestre, répliquèrent-ils.

— Dame Françéza n'aime que moi, reprit Olivier.

— Dame Eve n'aimait aussi que les fruits permis avant d'avoir vu la pomme du bien et du mal, répliquèrent les Français.

Le seigneur de Kerjean voulut se fâcher et dégainer l'épée ; mais les moins étourdis lui dirent :

— Pardieu ! Vous ne prétendez pas être plus sage que notre Créateur, monsieur Olivier ; puisqu'il a voulu éprouver la femme, faites comme lui. Voici d'Aiguillon, un de nous, qui peut jouer mieux qu'aucun autre le rôle du serpent, laissez-le partir pour votre château ; si dame Françéza lui résiste, nous reconnaîtrons qu'elle est au-dessus de la tentation.

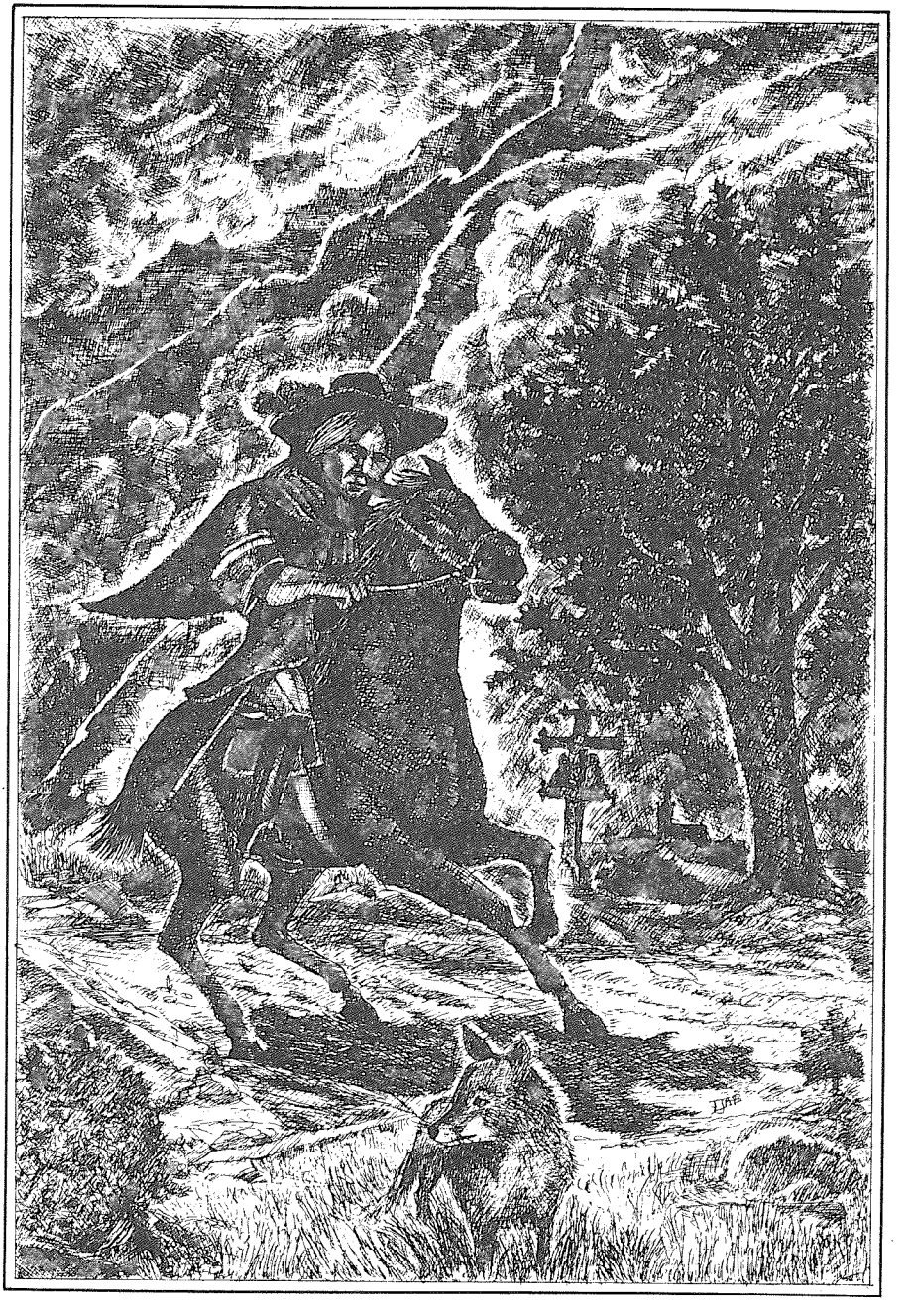
Le seigneur de Kerjean eût mieux aimé se battre, car il y a deux choses qu'il n'est jamais prudent d'essayer : la vertu des femmes et les ponts nouvellement bâtis ; mais, en refusant, il eût fait croire qu'il se défiait de l'épreuve. Il fut donc forcé d'accepter et d'adresser lui-même le comte d'Aiguillon à sa Françésaïgou avec une lettre qui recommandait de le recevoir comme son plus bel ami.

Le gentilhomme français partit après avoir promis à Olivier de ne pas le faire attendre plus que la fin du mois, et le Breton, n'osant pas l'étrangler, lui souhaita un heureux voyage.

Pour ce qui regardait la route, le souhait fut accompli ; car le comte arriva au château sans retard et sans accident.

Dame Françéza le reçut de son mieux et lui fit les honneurs de Kerjean comme à un frère, afin d'obéir à la lettre de son *chef de ménage.* Elle tâchait, par tous les moyens, de distraire le Français. Elle allait à cheval avec lui visiter les manoirs voisins, et revenait, à la brune, à travers les bois ; ou bien ils passaient ensemble les soirées, causant, chantant et racontant des histoires d'amour. La dame de Kerjean faisait tout cela sans malice ; mais d'Aiguillon profitait de sa confiance pour le succès de sa trahison.

Il commença par dire à Françéza qu'il la trouvait plus belle que toutes les beautés de la cour, et cela fit rire la dame ; il ajouta qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle rit toujours ; il avoua enfin qu'il était sûr de mourir si elle ne le prenait en pitié, et elle rit plus fort que jamais. D'Aiguillon pensa qu'il n'aurait point trop de peine, puisqu'on recevait sa déclaration si gaiement, et il devint, de jour en jour, plus pressant. D'abord, il demanda le ruban qui servait à la coiffure de la dame de Kerjean, et elle le lui donna ; ensuite, il voulut avoir une épingle d'or qui fermait sa collerette, et elle la laissa prendre ; enfin il essaya de retirer un anneau qu'elle portait au petit doigt, et elle ne fut pas assez forte pour l'en empêcher.



42

Alors d'Aiguillon, persuadé qu'il pouvait tout entreprendre, lui demanda un rendez-vous pour le soir.

Dame Françéza refusa une première fois, puis une seconde ; mais, à la troisième demande, elle lui dit :

— Je ne puis vous recevoir ni dans la salle où l'on mange, car les valets y viennent ; ni dans la salle de cérémonie, car on peut y voir de dessus la terrasse ; ni dans la chambre où je couche, car la servante le saurait ; ni dans le jardin, car les nuits sont froides ; mais, si vous voulez que je vous enferme dans le petit bûcher, là où il y a un métier de tisserand, près d'un grand amas d'étoupes filées, j'irai vous y rejoindre dès que les lumières seront éteintes.

D'Aiguillon accepta bien vite et, triomphant dans son cœur, il ne voulut même pas attendre jusqu'au soir pour avertir ceux de Paris. Il fit un paquet du ruban, de l'épingle d'or, de la bague, et, après y avoir joint une lettre qui annonçait son prochain retour, il donna le tout à un messager, en remplissant ses deux mains de louis pour qu'il arrivât plus vite.

Ces précautions prises, le galant se parfuma de graisse de tubéreuse et d'eau d'œillet ; il mit ses bas de soie, ses habits de velours, ses souliers à rubans, son épée à pomme d'or, et il se fit enfermer dans le bûcher. Là, il attendit que tout fît silence dans le château, sauf la girouette qui tournait au vent et le chat qui miaulait sur les toits. Alors il se redressa, il arrangea son jabot de dentelle, il mit une main dans la petite poche de sa veste, afin de se donner l'air aimable, et il pencha sa tête pour écouter, comme un chien qui attend son maître.

Enfin, il entendit un bruit de pas au bout du corridor ; on s'approcha de la porte avec une lanterne, on ouvrit le petit guichet, une figure se pencha, et il jeta un cri de joie en reconnaissant la belle Françéza.

Hélas ! pendant que l'on ruinait ainsi son honneur, M. de Kerjean était toujours à la cour du roi de France, où il passait les journées à se promener en carrosse et les soirées à jouer au brelan. Il eût bien voulu repartir pour son château ; mais le mois d'épreuve n'était point encore achevé, et il avait donné sa parole d'homme noble d'attendre jusque-là.

Enfin, il n'y avait plus que cinq ou six jours, quand le messager du comte arriva à la cour avec la lettre de son maître, le ruban, l'épingle d'or et la bague. En les voyant, M. Olivier resta d'abord à la même place, la figure pâle et les deux mains tremblantes comme un agonisant ; mais la colère guérit tout à coup sa douleur, et il cria à un domestique de lui amener son cheval *Tête rouge,* qui était le meilleur coureur de Bretagne et de France.

Il partit seul, sur-le-champ, sans rien dire à personne, allant nuit et jour, comme va la mort. Son cheval dormait debout, et, lui, dormait sur son cheval,

et, quand il s'arrêtait pour lui donner l'avoine, il le regardait manger grain à grain, puis, le picotin achevé, il le rebridait lui-même et reprenait la route.

— Ah ! pensa-t-il, ceci est un *intersigne* (5) ; madame Françéza a dû me trahir, car le coq de plomb de Bervin a pris sa volée.

A cette pensée, il appuya l'éperon, avec rage, contre le ventre de *Pen-ru :* et, comme le jour finissait, il aperçut enfin les hautes cheminées de Kerjean, derrière les avenues de chênes. Alors, il mit pied à terre, le cœur serré, jeta la bride sur le cou de *Pen-ru* qui boitait de trois jambes ; et le regardant avec tristesse :

— Hélas ! dit-il, que Dieu me pardonne ! car j'ai tué un beau cheval qui m'était fidèle, pour une belle femme qui ne l'est pas.

Puis, prenant, à pied, par le petit bois, afin de couper au plus court, il arriva devant la grande porte et frappa avec violence.

Françéza, qui était dans sa chambre, reconnut les coups et s'écria en tressaillant :

— Sur mon âme ! c'est M. de Kerjean qui a frappé.

Et, comme elle accourait pour s'en assurer, elle rencontra, sous le porche du pont-levis, le gentilhomme qui la demandait à haute voix, et elle s'élança vers lui, les bras ouverts.

Mais M. de Kerjean rabattit ses deux mains, qu'il serra dans une des siennes ; il l'entraîna dans la chapelle, qui était le lieu le plus voisin, et, s'appuyant sur la porte fermée :

— Où est le comte d'Aiguillon, mauvaise femme ? s'écria-t-il, les yeux grands ouverts de fureur.

Françéza se mit à pâlir et à trembler.

— Pour Dieu ! n'ayez pas de chagrins contre moi, Olyerr, dit-elle ; j'ai tout fait pour éviter ce qui est arrivé.

— Et vous ne l'avez pu ? demanda le seigneur de Kerjean qui avait peine à parler.

— C'est la faute de votre ami. A peine arrivé, il s'est dit amoureux de moi, et, d'heure en heure, il est devenu plus exigeant.

— Et vous, d'heure en heure vous avez cédé ? demanda Olivier.

— Peu de chose d'abord, répliqua dame Françéza ; un ruban, une épingle d'or...

— Et une bague ! s'écria son mari.

— Oui ; je crois qu'il a pris la bague aussi, reprit-elle ; mais ça ne lui a pas suffi ; il a fallu consentir à l'enfermer dans le petit bûcher, avec promesse d'aller le rejoindre, le soir.

— Et vous avez tenu cette promesse, madame ?

— Il le fallait bien, Olyerr. Je suis allée ouvrir le guichet, et j'ai dit au comte...

— Que lui avez-vous dit ?

— Qu'il resterait là jusqu'à votre retour.

Le seigneur de Kerjean fit un soubresaut.

— Qu'est-ce que vous me contez là, Françéza, s'écria-t-il ; vous avez enfermé M. d'Aiguillon ?

— Avec promesse de le faire sortir quand il aurait tissé tout le fil d'étoupes du petit bûcher. Aussi, écoutez comme il travaille.

M. de Kerjean prêta l'oreille et entendit effectivement, au-dessous, le bruit du métier.

Alors Françéza lui raconta que le gentilhomme de France s'était d'abord révolté et avait refusé d'apprendre à tisser la toile, mais qu'elle l'avait soumis par la faim ; de sorte qu'après plusieurs essais il était arrivé à fabriquer, avec le fil d'étoupes, une toile forte et chaude telle qu'on n'en avait jamais tissé avant lui.

M. de Kerjean ne pouvait croire ce que lui disait dame Françéza, et il fallut le conduire au guichet du petit bûcher, d'où il aperçut le comte d'Aiguillon à son métier de tisserand, le chapeau à plume sur la tête et l'épée au côté.

A cette vue, toute la colère du seigneur breton s'en alla en gaieté, et il ne put retenir l'éclat de ses risées.

M. d'Aiguillon se leva tout étonné et le fut encore bien davantage quand il reconnut le mari. Cependant, comme il avait l'esprit avisé de ceux de la cour, il eut l'air de bien prendre la chose ; et, répondant aux rires du Breton par un *sourire couleur de farine,* il lui cria :

— J'ai perdu mon pari, monsieur de Kerjean !

— Alors, il faut que vous alliez le dire aux autres gentilshommes de France, répliqua Olvier ; car votre lettre et les trois gages envoyés leur ont fait penser le contraire.

D'aiguillon promit de rétracter la lettre et de rendre les gages ; mais madame Françéza lui dit, en souriant, qu'il pouvait garder ceux-ci, en récompense du nouveau tissage inventé par lui, et dont profiteraient les pauvres gens du pays.

De fait, c'est depuis ce temps que la fabrication des *ballins* s'est étendue et perfectionnée dans le Léonnais, et l'on y répète encore un proverbe rappelant que ce fut au château de Kerjean que travailla le premier *ballinier.*

Conte recueilli en pays de Léon et traduit par *E. Souvestre* (in « *Le foyer breton* » 1845)

---

1. *Ballinn,* couverture de lit, en fil de lin ou d'étoupes, dont on se sert beaucoup en Bretagne. Ce nom est évidemment composé du mot *linn,* qui signifie *lin.*

2. Tout ceci est une allusion à l'état de ruine dans lequel se trouve actuellement Kerjean.

3. *Merçénérienn,* nom donné en Bretagne aux journaliers.

4. Abréviation du nom *Françésaïgou,* qui est, lui-même, un diminutif léonard de Françéza.

5. *L'intersigne* est l'avertissement mystérieux d'un fait qui passe ailleurs ; la croyance aux *intersignes* est générale en Bretagne.

VII. LE PAIN CHANGÉ EN UNE TÊTE DE MORT

Il y avait une fois deux hommes, deux riches cultivateurs de la même paroisse, qui paraissaient être bons amis ; et pourtant, en réalité, ils ne souhaitaient guère de bien l'un à l'autre. L'un s'appelait François Caboco, et l'autre Hervé Kérandouf.

François Caboco dit un jour à Hervé Kérandouf :

— N'iras-tu pas, lundi, à la foire de la Roche-Derrien ?

— Si vraiment, répondit Hervé ; j'ai un poulain à acheter, et j'irai à la foire pour voir si je trouverai ce qu'il me faut.

— Eh bien ! moi aussi ; j'ai besoin d'une vache, et si tu veux, nous irons ensemble, reprit Caboco.

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, je passerai par chez toi, de bon matin, lundi.

— C'est entendu ; mais viens un peu avant le jour, afin que nous arrivions de bonne heure à la foire.

— C'est bien ; j'arriverai un peu avant le jour.

Le lundi matin donc, François Caboco heurtait de son bâton à la porte de Hervé Kérandouf, avant que le soleil fût levé, et ils prirent ensemble le chemin de la Roche-Derrien. Comme ils gravissaient la grande côte de Berlinkenn, avant qu'il fît encore bien clair, — car c'était au mois de novembre, où les jours sont si courts, — Caboco tira tout à coup son couteau de sa poche, l'ouvrit et dit à Kérandouf :

48

— Fais ta dernière prière, car tu es au moment de perdre la vie !

— Est-il possible que tu veuilles me tuer de cette façon, François Caboco ?

Mais aussitôt, sans dire un mot de plus, le méchant le frappa au cœur et le tua raide. Puis il lui prit son argent dans sa bourse et, après avoir traîné son corps dans la douve, au bord du chemin, il continua sa route.

Mais, à partir de ce moment, une grosse mouche vint voltiger et bourdonner autour de sa tête, et il avait beau la chasser, elle revenait toujours obstinément, et il ne pouvait s'en débarrasser. Il se mettait en colère et jurait comme un diable ; mais c'était bien en vain : la mouche le poursuivait toujours, voltigeant et bourdonnant autour de sa tête. Cela lui parut singulier.

Il arriva à la Roche-Derrien et acheta un beau poulain, avec l'argent qu'il avait volé à Kérandouf, puis, sans s'arrêter davantage en ville, il reprit la route de la maison. La mouche le poursuivait toujours, et durant toute la journée, elle n'avait pas cessé un seul moment de voltiger, en bourdonnant, autour de sa tête. La nuit même elle ne le quitta pas, et il ne dormit goutte. Alors il commença à avoir peur ; il se disait :

— C'est sans doute l'âme de Hervé Kérandouf ! Si elle me poursuit ainsi le reste de mes jours, je serai bien malheureux !

Le lendemain, il vaqua à ses occupations ordinaires, alla travailler aux champs, et la mouche le suivait toujours, et il ne pouvait l'atteindre, malgré tous ses efforts. Le jour suivant, ce fut la même chose, puis tous les jours et toutes les nuits. Il n'en dormait ni ne mangeait plus. Il devint triste et soucieux, et maigrit d'une manière effrayante. Enfin, il se décida à aller trouver un prêtre et à lui avouer tout en confession. La mouche le suivit jusque dans le confessionnal, et le prêtre entendait son bourdonnement, sans la voir. Quand il eut fait l'aveu de son crime, le confesseur lui dit :

— Cette mouche doit être l'âme de Hervé Kérandouf ; demandez-lui ce qu'elle vous veut, et faites comme elle vous dira de faire.

Et Caboco demanda à la mouche :

— Dis-moi, mouche, pourquoi tu me poursuis de la sorte, sans me laisser un instant de repos, ni le jour ni la nuit. Que veux-tu ? Parle, si tu le peux, et je ferai ce que tu me demanderas.

Et la mouche répondit :

— Il me faut la revanche de l'assassinat de la côte de Berlinkenn ! Le premier morceau de pain que tu mangeras à la Roche-Derrien, où nous devions dîner ensemble le jour de la foire, sera cause de ta mort.

— Holà ! pensa alors Caboco, on ne me verra pas de si tôt manger du pain, ni même autre chose, à la Roche-Derrien !

Il avait dans la ville de la Roche-Derrien un oncle assez riche, qui mourut peu après ceci, sans laisser d'enfants. Il fut invité à assister à l'enterrement, comme les autres membres de la famille. Mais il ne s'y rendit pas, et ses parents disaient :

50

— Voyez donc François Caboco, qui n'est pas venu à l'enterrement de son oncle ! Mais quand il s'agira de partager ses biens, oh ! alors, il ne restera pas chez lui, sûrement.

Quand fut venu le temps de partager entre les héritiers l'argent et les biens laissés par l'oncle de Caboco, on fit connaître à celui-ci le jour où il fallait se rendre à la Roche-Derrien, chez le notaire. D'abord, il n'osa pas y aller, et il fit dire qu'il était malade. Comme il fallait qu'il fût présent, on prit un autre jour ; il y alla cette fois. Quand chacun eut reçu sa part et que tout fut terminé chez le notaire, tous les héritiers devaient dîner ensemble, dans la meilleure auberge de la ville. Mais Caboco partit aussitôt, pour s'en retourner chez soi, malgré toutes les instances que l'on fit pour le retenir. Il acheta, chez un boulanger, un peu de pain blanc, et le mit dans un sac qu'il avait emporté de la maison, afin de le manger sur la route, tout en marchant, une fois qu'il aurait quitté la ville. La mouche voltigeait et bourdonnait toujours autour de sa tête, et à mesure qu'il avançait, il sentait son sac, qu'il portait sur l'épaule gauche, devenir plus lourd, et bientôt il lui sembla qu'il y avait dedans, non plus un pain, mais une grosse pierre.

— Que veut dire ceci ? se disait-il en lui-même.

Et il n'osait pas ouvrir son sac, pour en retirer le pain. Quand il arriva à la côte de Berlinkenn, du sang commença à tomber goutte à goutte du sac sur ses talons, et la mouche voltigeait autour de lui et bourdonnait plus que jamais. Les gens qui passaient, en voyant le sang dégoutter de la sorte, disaient :

— Jésus ! qu'est-ce que cet homme-là a donc dans son sac ?

Quelqu'un lui dit :

— Hé ! l'homme, qu'est-ce que vous avez donc dans votre sac, pour qu'il saigne de la sorte ?

Caboco ne répondit rien et continua son chemin ; mais il se sentit pris d'une grande frayeur.

Un peu plus loin, on lui demanda encore :

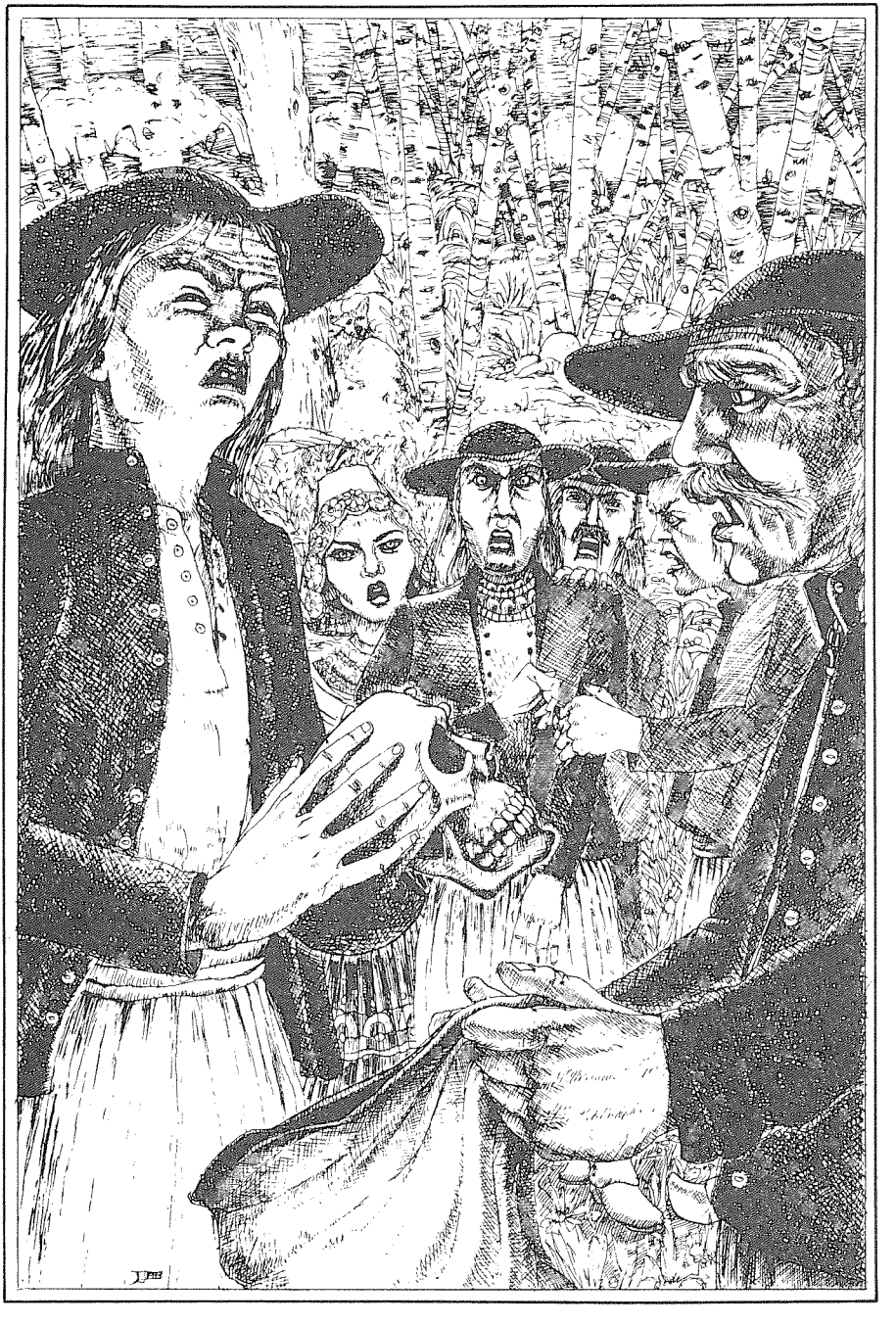
— Qu'avez-vous donc dans votre sac, pour qu'il saigne de la sorte ? Vous êtes tout couvert de sang.

Il ne répondit rien encore ; mais il perdit la tête et se mit à courir à toutes jambes. On l'arrêta ; on lui enleva son sac, on l'ouvrit, et on fut bien étonné d'y trouver une tête de mort !

Le pain s'était changé en une tête de mort !

— C'est la tête de Hervé Kérandouf ! s'écria quelqu'un ; oui, c'est elle, je la reconnais bien !

C'est cet homme qui l'a assassiné ! Il faut le livrer à la justice !



On fit prévenir les archers de la Roche-Derrien, et Caboco fut conduit en prison.

Il fut jugé et condamné à être pendu et brûlé, et ses cendres furent jetées au vent.

Conté par *Marguerite Philippe,* de Pluzunet, Côtes-du-Nord.

Conte recueilli et traduit par *F.M. Luzel* (in « *Légendes chrétiennes de Basse-Bretagne* » 1881).

VIII. POUR AVOIR TRAVAILLÉ LE JOUR DE NOËL

Il y avait une fois un pauvre homme, un laboureur, nommé Jean L'Andouar, qui était resté veuf avec plusieurs enfants, trop jeunes encore pour pouvoir gagner le pain qu'ils mangeaient. Il était on ne peut plus pauvre et ne savait comment faire pour élever sa famille honnêtement. Un soir, il était sur le seuil de sa porte, rêveur, triste et inquiet, car il n'y avait plus de pain à la maison, et ses enfants avaient faim et pleuraient ; c'était pitié de les entendre. En ce moment vint à passer un seigneur étranger qui lui demanda :

— Pourquoi donc êtes-vous triste et inquiet de la sorte, mon brave homme ?

— Hélas ! Monseigneur, ce n'est pas sans raison ; mes enfants et moi nous sommes près de mourir de faim, et il n'y a pas le moindre morceau de pain à la maison ; et avec cela je n'ai pas de travail. Je ne sais que faire : il nous faudra mourir, pour sûr, si Dieu ne nous vient en aide.

— Si vous voulez travailler pour moi, je vous paierai bien, reprit l'étranger.

— Je ne demande qu'à travailler, mon Dieu.

— Eh bien ! allez, demain matin, couper de l'ajonc sur la grand'lande, et, au coucher du soleil, je viendrai vous payer.

— Demain, c'est la fête de Noël, un des plus saints jours de l'année, et je ne veux pas travailler, un pareil jour : mais, le lendemain et tous les jours suivants, si vous voulez, excepté les dimanches et fêtes observées...

— Adieu, s'il en est ainsi ; d'après ce que je vois, vous n'avez pas aussi grand besoin que vous le dites.

— Si, mon Dieu, j'ai aussi grand besoin que possible !

— Faites alors ce que je vous dis, ou crevez de faim, vous et vos enfants.

En ce moment, le malheureux père entendit les pleurs et les cris de ses enfants :

— Père, du pain ! du pain !!...

Et, le cœur brisé et perdant la tête, il dit :

— Eh bien ! je ferai ce que vous me dites, à cause de mes pauvres enfants ! Dieu aura pitié de moi, et il me pardonnera.

— C'est bien ; travaillez demain, et, au coucher du soleil, je viendrai vous payer.

Et le seigneur inconnu partit.

Le lendemain, le pauvre homme se leva de bon matin et fit ses prières, comme de coutume ; puis il trempa son doigt dans l'eau bénite, fit le signe de la croix, prit sa faucille et se rendit à la grand'lande ; et le voilà à couper de l'ajonc. Il travailla consciencieusement, toute la journée, et coupa beaucoup d'ajonc. Quand le soleil se coucha, il était bien fatigué. Il s'assit alors sur une pierre, pour fumer une pipe et attendre qu'on vînt le payer. Mais il eut beau attendre, celui qu'il attendait ne vint pas.

— Je suis vraiment bien malheureux ! se dit-il ; j'ai passé toute la journée à travailler, sans manger, et à présent, je ne serai sans doute pas payé ! Et le pire de l'affaire, c'est que j'ai travaillé le jour de Noël, le saint jour où est né notre Sauveur Jésus-Christ ! Et mes pauvres enfants qui n'auront encore rien à manger ce soir !

Son cœur était rempli de douleur et de désolation, et il se mit à pleurer à chaudes larmes.

En ce moment, il vit venir vers lui un autre inconnu, qu'il ne connaissait pas plus que le premier ; mais, autant le premier avait l'air dur et méchant, autant celui-ci paraissait doux et compatissant. Il s'approcha de Jean L'Andouar et lui demanda :

— Qu'avez-vous, mon brave homme, pour vous désoler de la sorte ?

— Hélas ! monseigneur, je suis bien malheureux ! Un seigneur que je ne connais pas vint me trouver, hier, à ma chaumière, et me dit que, si je voulais passer la journée d'aujourd'hui à couper de l'ajonc sur cette lande, il me paierait bien. Comme je n'ai plus de pain à la maison, et que mes pauvres enfants y meurent de faim, j'ai accepté, quoique à regret, considérant combien ce jour est saint. J'ai bien travaillé, comme vous le voyez, et l'étranger qui avait promis de me venir payer ici, au coucher du soleil, ne vient pas !

— Il ne viendra pas, mon pauvre homme ; mais aussi, pourquoi travailler le saint jour de Noël ?

— Hélas ! j'ai eu tort, je le reconnais ; mais mes pauvres enfants sont à la

maison, près de mourir de faim, et je voulais leur gagner un peu de pain !

— Regrettez-vous bien sincèrement d'avoir travaillé le jour de Noël ?

— Oui, mon Dieu, je le regrette bien sincèrement !

— Eh bien ! je vous paierai votre journée, moi. Retournez à la maison, et, en arrivant, demandez ce que vous voudrez : à manger, à boire, des vêtements, de l'argent, en un mot tout ce dont vous aurez besoin, et vous recevrez aussitôt ce que vous demanderez. Mais donnez l'aumône aux pauvres, et n'en refusez jamais aucun.

— Merci bien, mon bon seigneur, et que Dieu vous bénisse !

Et Jean L'Andouar retourna à la maison, un peu consolé. Ses enfants étaient sur le seuil de la porte, l'attendant, et sitôt qu'ils aperçurent leur père, ils coururent à lui en criant :

— Du pain, père ! du pain !

— Oui, mes pauvres enfants, leur dit Jean, vous en aurez tout à l'heure.

Et il entra dans la chaumière et, se découvrant et faisant le signe de la croix, il dit :

— Avec la permission de Dieu, je demande du pain et un peu de lard pour mes pauvres enfants et moi, qui mourons de faim.

Et aussitôt il se trouva, il ne sut comment, du pain, du pain blanc et du lard sur la table. Et les voilà de manger à discrétion, car pain blanc et lard fumant, il y en avait abondamment.

A partir de ce jour, la vie et le train de maison de Jean L'Andouar devinrent tout autres. Il acheta des habits neufs pour lui et pour ses enfants ; il fit bâtir une maison neuve, acquit quelques champs dans le voisinage, et devint un des plus riches du pays, puisqu'il lui suffisait de souhaiter quelque chose pour l'avoir aussitôt. Tout le monde était étonné d'un changement si subit, et l'on croyait généralement qu'il avait trouvé un trésor ; quelques-uns l'accusaient même d'avoir vendu son âme au diable, pour avoir de l'argent. Tous les pauvres étaient bien accueillis par Jean L'Andouar et trouvaient chez lui nourriture et vêtements. Et pourtant, comme il arrive souvent avec le temps, la prospérité endurcit son cœur, et il en vint peu à peu à oublier sa première condition.

Un jour, il donnait un grand repas dans sa maison, et il y avait invité tous les riches des environs et les gros bonnets de sa commune. Le matin, il recommanda à ses valets de ne laisser entrer aucun mendiant, même dans la cour du château (il avait à présent un château), car on ne donnerait pas l'aumône ce jour-là. Deux domestiques, armés de bâtons, furent placés à la porte de la cour, pour en défendre l'entrée à toute personne qui n'avait pas été invitée. Pourtant, à l'heure où l'on se mettait à table, il arriva dans la cour, on ne sait d'où ni comment, un vieux mendiant couvert de haillons et de plaies hideuses. Dès que les deux valets qui gardaient la porte l'aperçurent, ils coururent à lui, en le menaçant de leurs bâtons.

— Par où êtes-vous entré ici ? lui demandèrent-ils ; sortez vite !

Et en même temps ils levaient sur lui leurs bâtons pour le frapper.

— Faites l'aumône au pauvre, au nom de Dieu ! criait le mendiant, d'une voix lamentable.

— Aujourd'hui, on ne donnera pas, lui répondit-on ; venez demain, et vous aurez. Allons ! sortez vite !...

Mais le mendiant résistait ; il ne voulait pas sortir, et, élevant davantage la voix, pour être entendu dans la salle du festin :

— Au nom de Dieu, notre Sauveur, mort pour nous sur la croix, généreux seigneurs et charitables dames, jetez un morceau de pain à un pauvre malheureux près de mourir de faim !...

Le seigneur, c'est-à-dire Jean L'Andouar, l'entendit, et, quittant la salle, il vint, outré de colère, et cria aux valets :

— Ne vous avais-je pas bien recommandé de ne laisser entrer aucun mendiant ? Chassez-moi vite ce porte-haillons ! Détachez les chiens sur lui !

On détacha les chiens ; mais ils ne firent aucun mal au vieux mendiant qui, du reste, se retira lentement. Jean L'Andouar retourna à la salle du festin.

Peu après, comme on causait et riait gaîment, un beau carrosse tout doré et attelé de quatre chevaux superbes entra dans la cour, avec grand fracas, et dans le carrosse il y avait un roi ou tout au moins un prince tout brillant d'or et de pierreries. Un domestique se rendit en toute hâte auprès du maître et lui dit :

— Seigneur, venez vite recevoir un roi ou un prince qui vient d'entrer dans la cour, en grand équipage !

Tout le monde se leva de table, en entendant cela, car le valet, tout troublé, avait parlé à haute voix, et on courut aux fenêtres.

— Qui donc peut être ce beau prince ? se demandait-on les uns aux autres.

Personne ne le connaissait.

Jean L'Andouar s'avança vers le carrosse, le chapeau à la main, et, saluant le prince jusqu'à terre, il le pria de vouloir bien descendre et de lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison.

— Merci ! répondit sèchement le prince supposé ; je ne descendrai ni entrerai dans votre maison. Je suis déjà venu ici, il n'y a qu'un instant, en mendiant, et vous m'avez mal reçu ; vous avez même fait détacher vos chiens sur moi. A présent, que je viens dans le costume et avec l'attirail d'un prince, vous venez me recevoir, le chapeau à la main, et me prier de vous faire l'honneur d'entrer dans votre maison. Mais accompagnez-moi d'abord à un endroit non loin d'ici, car j'ai quelque chose à vous dire.

Et le prince, ou du moins celui que l'on prenait pour un prince, conduisit Jean L'Andouar sur la grand'lande où il coupait de l'ajonc, le jour de Noël, et arrivé là, il lui dit :

— Avez-vous donc oublié, Jean L'Andouar, en quel état je vous ai rencontré ici ?

Jean se jetta à genoux et demanda pardon, d'un air suppliant et les mains

jointes.

— Vous m'aviez promis d'accueillir bien tous les malheureux qui se présenteraient à la porte de votre maison, et vous avez été dur et sans pitié pour le pauvre, jusqu'à détacher vos chiens sur lui ! Hélas ! la prospérité vous a bien vite fait oublier votre première condition ! A présent, vous redeviendrez comme je vous trouvai ici, le jour que vous savez. Pourtant, avec un sincère repentir et en faisant dure pénitence, vous pourrez encore obtenir votre pardon !

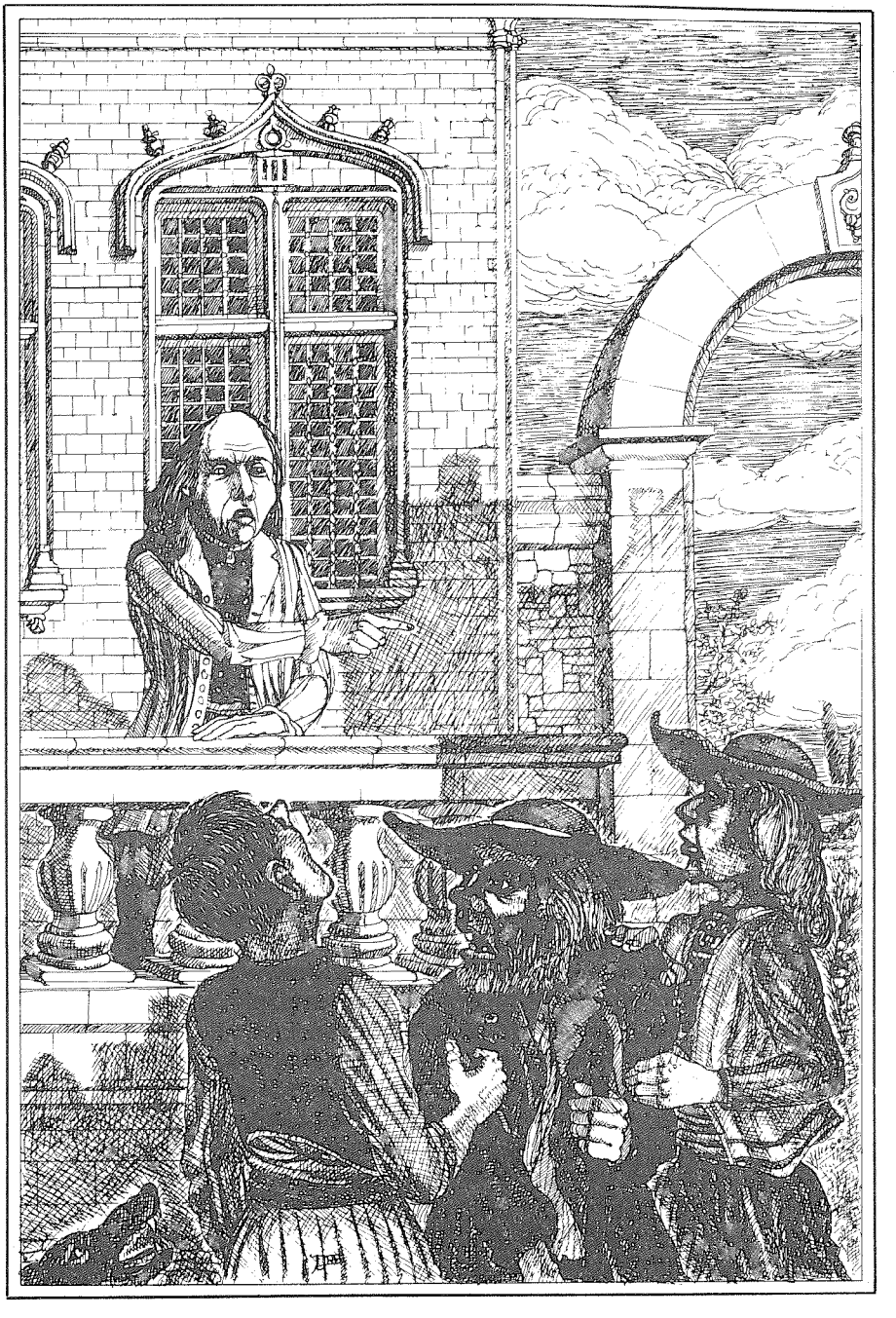
L'inconnu disparut alors, et Jean L'Andouar se retrouva sur la grand'lande, pauvre comme devant, et sa belle maison et tous ses biens disparurent, et à leur place se trouva une misérable chaumière, aux murs d'argile et ouverte à tous les vents.

Le mendiant couvert de haillons et le beau prince, c'était tout un, le bon Dieu lui-même.

L'autre seigneur, celui qui fit travailler Jean L'Andouar le jour de Noël, c'était le diable !

Conté par *Marguerite Philippe.*

Conte recueilli et traduit par *F.M. Luzel* (in « *Légendes chrétiennes de Basse-Bretagne* » 1881).



IX. LA FILLE DE MAUVAISE RÉPUTATION QUI ALLA AU PARADIS

Deux moines, l'un vieux et l'autre jeune, voyageaient ensemble. Un jour qu'ils avaient beaucoup marché, par un temps chaud, ils s'arrêtèrent, pour se reposer un peu, à l'ombre d'un grand hêtre, sur le bord de la route. Le vieux moine s'endormit. L'autre resta près de lui pour attendre qu'il s'éveillât. Comme il était là, fatigué et rêvant de choses et d'autres, mais ne dormant pas, il vit passer près de lui, sur la route, une belle procession, qui se dirigeait vers une grande lande, qui était non loin de là. Il y avait dans cette procession beaucoup de prêtres, de moines et de religieuses, puis des jeunes filles habillées de blanc, et des hommes et des femmes de toute condition et de tout âge. La procession s'arrêta devant une petite chaumière, d'apparence pauvre, qui était au bord de la lande.

Puis, un moment après, passa une seconde procession, plus nombreuse et plus belle que la première, avec des chants et de la musique.

Le jeune moine avait bien envie d'éveiller son vieux compagnon ; mais celui-ci était si fatigué et il dormait si bien, qu'il ne l'osa pas.

Une troisième procession vint bientôt après, et celle-ci n'était composée que de religieuses et de jeunes vierges habillées de blanc, et en tête marchait une jeune dame, si belle, si brillante, qu'elle éclairait comme le soleil béni du bon Dieu.

Le jeune moine se leva, alla vers cette belle dame et lui demanda ce que signifiaient ces trois belles processions.

— Nous allons, lui répondit-elle, chercher pour la conduire au ciel une jeune fille pauvre et sage, bien qu'elle eût mauvaise réputation sur la terre, qui vient de mourir, dans une pauvre chaumière, par là-bas, au bord de la lande. Elle était abandonnée et méprisée de tout le monde, parce qu'elle avait eu un enfant ; mais elle s'est repentie, elle a fait pénitence, et l'heure de la récompense est venue pour elle.

Et cette troisième procession continua sa route et s'arrêta devant la pauvre chaumière, comme les deux autres.

Le vieux moine s'éveilla alors, et son jeune compagnon lui raconta ce qu'il avait vu pendant qu'il dormait.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas éveillé ? dit le vieillard avec humeur.

— Vous étiez si fatigué... et vous dormiez si bien !

— Allons, vite, à la chaumière du bord de la lande.

Ils entrèrent dans une maison, au bord de la route, et demandèrent où se trouvait la chaumière habitée par une jeune fille pauvre et sage qui y faisait pénitence depuis longtemps. On leur répondit :

— Oui da ! faire pénitence !... Qui vous a conté cela ? L'on voit bien que vous n'êtes pas du pays. C'est une fille de mauvaise vie ; elle a eu un enfant, et elle ne fait que chanter et rire tout le long des jours ; vous avez bien tort de vous intéresser à des gens de cette sorte...

Bien que très pauvre et manquant de tout, elle était, en effet, joyeuse et chantait continuellement des cantiques et des *gwerziou* de saints.

— Mais elle est morte, reprit le jeune moine, et trois belles processions viennent de passer qui vont la chercher, pour la conduire au paradis !

— Au paradis !... Dites plutôt en enfer, lui répondit-on.

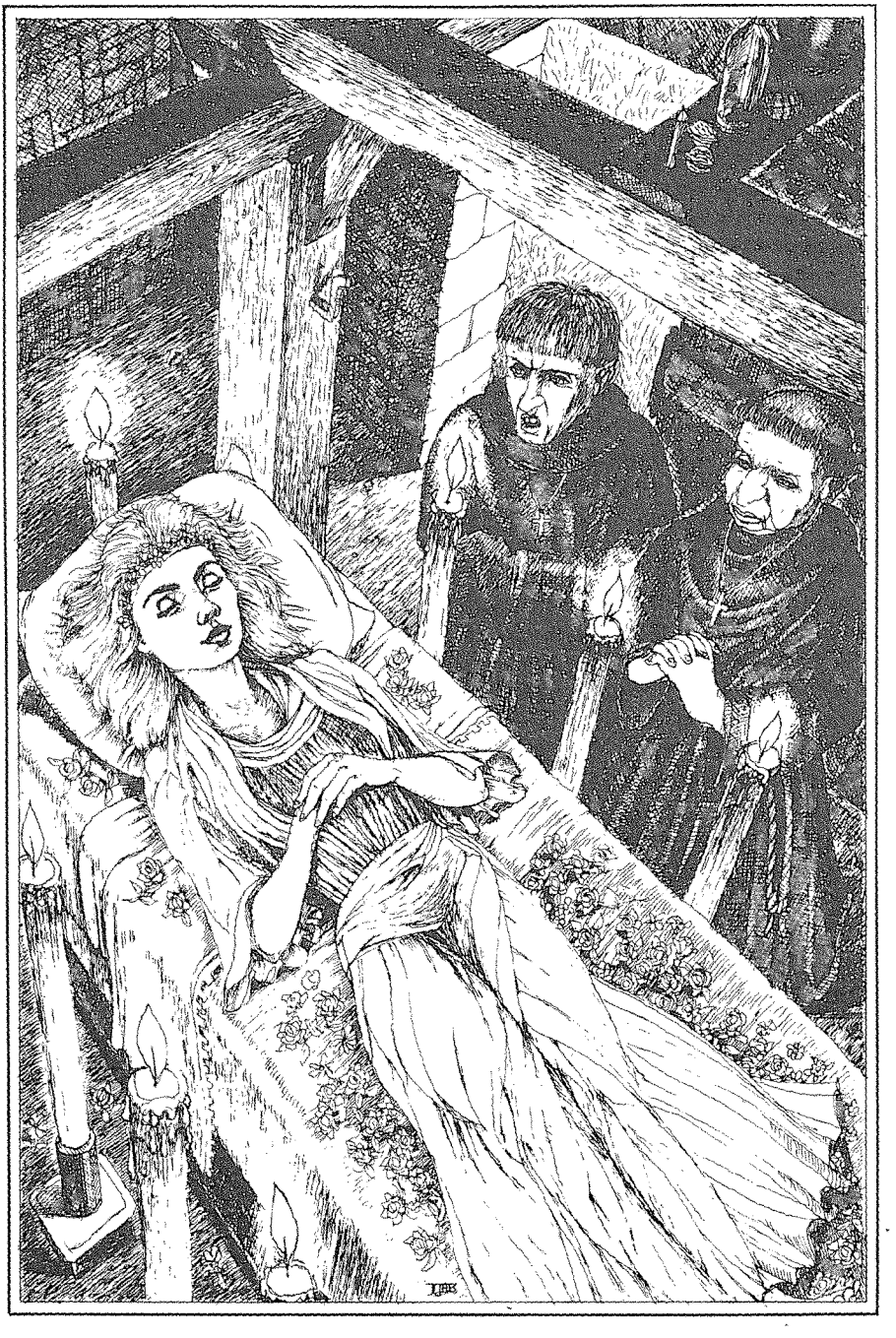
Les deux moines continuèrent leur route et arrivèrent à la chaumière. Ils y entrèrent et virent étendue, sur un lit frais et blanc comme la neige, une belle jeune fille qui semblait sourire de bonheur. Elle avait sur la tête une belle couronne de fleurs, et d'autres fleurs semées autour d'elle répandaient une odeur délicieuse. Sept cierges de cire blanche brûlaient autour du lit.

Les deux moines s'agenouillèrent pour prier. Sept vierges habillées de blanc vinrent alors, qui prirent le corps et s'élevèrent avec lui vers le ciel, au milieu des chants et de la musique des anges ; et la belle dame, que le jeune moine avait vue à la tête de la troisième procession, les précédait, comme pour leur montrer le chemin.

C'était la sainte Vierge Marie !

Conté par *Catherine Le Bér,* mendiante, de Louargat, Côtes-du-Nord .

Conte recueilli et traduit par *F.M. Luzel* (in « *Légendes chrétiennes de Basse-Bretagne* » 1881).



64

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par l'imprimerie Raynard à La Guerche-de-Bretagne - La photogravure couleur de la couverture a été réalisée par la Photogravure de l'Ouest à Betton - La photocomposition est de la Pressse de Bretagne à Rennes - Le brochage est de Mecanic-Brochage à Évreux - La mise en pages est du studio des Éditions Ouest-France à Rennes. Opérateur : René Le Gac - Prix à la parution en France continentale: 25 francs français.

© 1984 OUEST-FRANCE – I.S.B.N. 2.85882.688.9 – Dépôt légal: décembre 1984 - 965.01.09.12.84.

F 25.00